

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 9 Avril 1874.

No. 15.

## POESIE.

### SONNET.

#### LA PRIÈRE.

Je veux prier pour toi tous les jours, ô ma mère ;  
C'est ainsi que je puis te montrer mon amour,  
Et parvenir enfin à payer de retour  
Celui dont tu brûlas pour moi sur cette terre.

C'est toi qui m'enseignas cet art si salutaire,  
Si doux aux exilés du terrestre séjour ;  
Oui, par reconnaissance, à la chute du jour,  
Pour toi j'éleverai mon cœur vers notre Père.

Tu m'as donné l'exemple, ô mère bien-aimée ;  
Qu'à cette heure toujours mon âme était charmée  
De te voir à genoux dans ton ardente foi ;

Comme tu sembles douce, heureuse et recueillie !  
A ce beau souvenir mon âme est attendrie,  
Car je sais maintenant que tu priais pour moi.

M.

### PLAINTÉ.

Pourquoi ne suis-je plus au sein de ma chaumière  
Sous l'aile de mes vieux parents ?  
Pourquoi viens-je pleurer sur la terre étrangère  
Sans retrouver de doux instants ?

O douleur ! Pourquoi donc n'ai-je plus une mère  
Pour me sourire à mon réveil ?  
Jadis, il m'en souveint, en baisant ma paupière  
Elle chassait mon doux sommeil.

Aujourd'hui je me lève et nul dans le silence  
Ne me montre un visage aimant,  
Et je me sens tout seul, et je pleure l'absence  
De ceux qui me chérissaient tant.

Je vous attends mes sœurs, et vous mon tendre père,  
Venez près de moi, vous du moins.  
Mais non, tout s'est enfui ; des mains d'une étrangère  
Je reçois hélas tous les soins.

Ils sont heureux et doux, mais ils sont bien rapides  
Les instants qu'on passe au foyer,

Environnés de cœurs généreux et candides  
Qui ne savent que nous choyer.

Quand ces jours sont passés que peut valoir la vie,  
Trame qu'on devide en pleurant ?  
Heureux qui n'a quitté sa famille chérie !  
Heureux qui meurt tout jeune enfant !

M.

### SONNET.

#### LA CHARITÉ.

##### A une parente.

Lorsqu'on eût déposé dans une froide bière  
Celle que je devrai regretter à jamais,  
Le vide fut affreux au sein de ma chaumière  
Où, jadis, régnait tant de bonheur et de paix.

Mon cœur s'en effrayait, quand (bonté singulière !)  
L'on vous vit accourir de loin, et sans délais,  
Pour devenir l'appui de ma famille entière  
Et mêler quelque charme au fiel de leurs regrets.

Vous restâtes longtemps à leur triste foyer,  
Toujours douce et charmante et prête à prodiguer  
Tous les trésors d'un cœur plus large que nul autre.

Je vous bénis cent fois pour tant de charité ;  
Et désormais je veux aimer l'humanité  
Puisqu'on y trouve encor des cœurs tels que le vôtre.

M.

### POUR LES ENFANTS D'UN ORPHELINAT,

#### AU JOUR DE LA FÊTE DE L'ÉVÊQUE.

Dans l'heureuse Judée  
Quand le Sauveur passa  
Une foule empressée  
Lui criait : hosanna.  
Mais à tout autre hommage  
Il préférerait l'encens  
Et le naïf langage  
Des plus jeunes enfants.  
Représentant fidèle  
Du céleste pa leur

Sur ce divin modèle  
 Vous formez votre cœur.  
 Chez vous la préférence,  
 Malgré vos soins pressants  
 Est acquise d'avance  
 Aux plus jeunes enfants.  
 Pour nous de notre enfance  
 Le destin fut cruel ;  
 Le chagrin, la souffrance  
 Ont voilé notre ciel.  
 Sans espoir sur la terre  
 Nous allions en pleurant :  
 Mais Dieu console en père  
 Le plus petit enfant.  
 Aimable et souriante  
 Soudain la charité

Dans notre âme souffrante  
 Ramena la gaieté.  
 Et notre intelligence  
 Eut de nobles élans ;  
 Dieu donne préférence  
 Aux plus humbles enfants.  
 Et vos regards de père  
 S'abaissèrent vers nous ;  
 Oh ! notre âme fut fière  
 De ce regard si doux.  
 Mais dans ce jour de fête,  
 Joyeux, reconnaissants,  
 Nous courbons notre tête.  
 Bénissez vos enfants.

M.

# PIERRE HERVART

PAR CARLE FIX.

## PROLOGUE

LE FEU DE ST. DENIS, OU LA VENGEANCE DE RAOUL.

(Pour l'Album.)

### CHAPITRE I.

PIERRE & JULIE



VEZ-VOUS fait le tour de la rivière Chambly ? Si vous avez fait cette jolie promenade, vous vous êtes arrêté sans doute au village de St Denis, si glorieux dans les annales de notre pays. En effet, c'est là qu'une poignée de canadiens armés pour la défense de la liberté, ont repoussé avec ce courage héroïque, que l'histoire leur consacre, l'armée du colonel Gore forte de quinze cents hommes ! Et de là, vous avez aussi, n'est-ce pas, porté vos regards sur le village de St-Antoine, d'où traversèrent en grande partie, ces hommes robustes

et courageux, qui devaient vaincre avec leurs pioches et leurs pioches l'armée anglaise bien armée et parfaitement régulière.

Sans être un village très-considérable, St-Antoine est assez grand ; en revanche, c'est une très-jolie place. Ce qui lui donne surtout de l'agrément, c'est la rivière Richelieu, qui coule à ses pieds, limpide et douce ; ajoutons à cela la vue de St-Denis, et les hautes montagnes de St-Hilaire. Enfin pour tout dire, c'est une bien belle localité pour ceux qui passent à la campagne la saison des chaleurs

Le récit que nous allons raconter se rapporte à 1837.

A cette époque de troubles, précédant les combats sanglants de la révolution, laquelle devait fai-

re tant de victimes, les villages de la rivière Chambly principalement, se firent les échos des discours patriotiques de ce grand orateur populaire, du célèbre Papineau.

A l'époque où commence ce récit, le soleil d'Avril venait de chasser les dernières neiges, et la verdure commençait à rappeler le doux temps du printemps. Ce mois allait bientôt finir.

Ce matin là, vers dix heures, une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, très-jolie et gentille, sortait de chez elle, pour se rendre à un magasin peu éloigné.

Quoique vêtue très-simplement, comme on s'habille ordinairement à la campagne, et qu'elle eût sur la tête un grand chapeau de paille, sa beauté, que l'on pourrait appeler printannière, et sa petite figure gentille et malin, auraient fait envie à plus d'une demoiselle de la ville, et attireraient sur elle les regards des étrangers, qui venaient à St-Antoine.

En passant devant la terre voisine de celle de son père, elle aperçut un gros garçon qui labourait péniblement mais avec courage et sans relâche.

— Je ne me trompe pas, dit-elle, c'est bien Monsieur Pierre qui travaille toujours comme un enragé.

Comment va Monsieur, ce matin, ajouta-t-elle en souriant, puis sérieusement : " Est-ce que tu vas travailler longtemps comme cela ? fit elle. Sais-tu que je vais me fâcher à la fin ; me laisser ainsi seule toute la journée, ce n'est pas gentil. "

Celui à qui Julie venait de s'adresser, avait regardé la jeune fille avec amour pendant tout le temps qu'avait duré le babillage de cette dernière.

— Tu me demandes si j'aurai bientôt fini, dit-il, mais je ne fais que commencer les travaux de la terre. Ah ! si j'étais comme toi, et que je n'eusse rien à faire, tu ne te plaindrais pas, je t'assure, de ce que je suis trop souvent loin de toi ; je crois plutôt que tu finirais par te lasser de ma présence.

La jeune fille sourit. Tu n'auras jamais rien à craindre de cela, fit-elle.

— Mais, Julie, reprit Pierre, on dit que tu vas en ville, toi, est-vrai ?

Et Pierre accompagna ces paroles d'un long soupir.

— En effet, c'est vrai ; mais je puis bien faire un petit voyage, sans que tu en sois jaloux, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas cela que je voulais dire ; mais je vais tant m'ennuyer.

— Et moi donc ! mais je ne serai pas longtemps. D'ailleurs, quand tu t'ennuieras, pense à moi, comme moi, je pense à toi.

— Mais c'est ce que je fais jour et nuit. Mais plus je pense à toi, plus je me trouve seul et délaissé, quand tu n'es pas avec moi. Aussi avec quelle hâte et quelle impatience, je vois venir le jour, où je te conduirai à l'autel ! Quel bonheur pour moi ! Quand tous les autres verront que je te possède, que tu es bien à moi, c'est là qu'ils envieront mon sort ! ne penses-tu pas comme moi !

Julie ne répondit que par un sourire plein de joie et de plaisir.

Mais, dit-elle tout-à-coup, moi qui devrais être de retour à la maison, j'en perds du temps inutilement, et en même temps, je te fais perdre le tien. Une autre fois, il ne faudra pas tant bavarder, je continue mon chemin.

Et tout en continuant, la belle villageoise, soit par coquetterie, soit pour garantir sa peau blanche de l'ardeur du soleil, déploya un petit mouchoir de dentelle blanche, qu'elle noua autour de son cou.

Pierre la regarda aller ; il la vit entrer dans le petit magasin, puis en sortir presque aussitôt. Quelque pressée que fût Julie, elle ne s'en arrêta pas moins une seconde fois pour causer avec Pierre.

— Bien, Monsieur le fainéant, dit-elle, je parie que vous n'avez pas travaillé du tout, depuis que je suis passée.

— En effet, répondit Pierre, tu as raison Julie ; mais tu as fait ta petite course en si peu de temps, que je n'ai eu à peine le temps de me retourner, et alors je n'ai pu m'empêcher d'admirer la grâce de ta démarche, ce qui m'a fait voir ce petit mouchoir blanc que j'ai cru reconnaître.

— La voilà la belle excuse ! Pour le mouchoir, ajouta-t-elle, en le regardant avec orgueil, tu as bien pu le reconnaître, c'est toi qui me l'as donné.

— Je ne savais pas que c'était celui-là ; cela me fait plaisir de te le voir au cou.

— Oui ! alors je le prendrai toujours ; mais travaille, moi je retourne à la maison coudre pour maman, non pas passer mon temps à ne rien faire, comme tu as eu l'obligeance de le dire tantôt. Et ce disant, la fiancée de Pierre courut leste et légère jusque chez elle, et entra sous le toit paternel, après avoir envoyé de la main, un gentil baiser au laboureur, qui la voyait partir avec tristesse, et qui la regardait avec admiration. Il se hâta de répondre de la même manière, à l'affectueux salut de Julie.

Et maintenant que Julie nous a privé de son gentil babillage, faisons une légère esquisse de maître Pierre, l'heureux préféré de la jeune fille. Certes, il n'était pas beau comme celle qu'il allait épouser ; au contraire il était laid. Avec cela il était fort gauche, et la différence qui existait entre ses larges mains, et les mains mignonnes et aristocratiques de la belle villageoise n'était pas petite. Nous disons "aristocratiques," car Julie n'avait jamais travaillé aux ouvrages qui ne manquent pas

de grossir les mains. Mais si Pierre, n'était ni beau ni policé, en revanche il était doué d'un bon cœur, et il possédait toutes les qualités nécessaires pour rendre une femme heureuse, ce qui vaut bien mieux.

Pierre et Julie avaient toujours été unis par les liens de la plus tendre amitié. Comme nous l'avons dit, ils étaient voisins, et ce rapprochement des deux fiancés, n'avait pas pour peu contribué aux amours qui s'étaient déclarés plus tard. Peut-être serait-il bon de donner ici quelques détails sur les familles de nos amoureux.

M. Louis Gagnon, le père de Julie, était un habitant, nous ne dirons pas, très-riche, mais à l'aise. Aussi avait-il toujours contenté les désirs de sa petite Julie, la seule enfant que le ciel lui eut donnée.

Quant à son voisin Joseph Hervart, qui était plus riche que lui, mais qui avait une nombreuse famille, il possédait une terre qui avait été transmise de père en fils dans sa famille depuis un temps immémorial. Le père José, c'est le nom qu'on avait donné au père de Pierre, était très considéré et très-aimé dans sa paroisse ; et, quoiqu'il ne fût pas encore très-âgé, il avait déjà passé par toutes les charges de son village. Les deux familles Gagnon et Hervart, s'étaient toujours vues très intimement, et de là, on peut concevoir aisément, que les parents voyaient avec joie les liens qui allaient se former entre leurs enfants.

Nous avons dit plus haut que Pierre et Julie avaient toujours été liés ensemble par l'amitié. Souvent Pierre accompagnait jusqu'à l'école du village, Julie, qui ne s'y opposait pas, comme on peut le penser, et s'estimait heureuse de pouvoir porter le sac de la jeune fille, se souciant peu d'être puni, lorsqu'il arrivait à ses classes après qu'elles fussent commencées, pourvu qu'il pût causer un peu avec sa petite amie. Quelquefois, celle-ci lui conseillait, à contre-cœur, bien entendu, de s'en retourner lorsqu'ils avaient fait ensemble la moitié du chemin ; jamais il ne voulut y consentir.

Mais peu à peu, cette amitié était devenue plus tendre, et avait enfin été complètement remplacée par l'amour.

Ce que nous venons de raconter se passait dans le mois d'Avril.

Le mariage était fixé pour le treize Juillet.

Madame Gagnon venait donc à Montréal pour acheter le trousseau de sa fille, qui voulut l'y accompagner. Sa mère, loin de s'y opposer, fut enchantée de ne pas être contrainte de faire le voyage seule.

## CHAPITRE II.

### EN VILLE.

Le surlendemain qui était un Jeudi, était le jour fixé pour le départ.

Madame Gagnon et Julie eurent une journée splendide pour voyager.

La température était modérée ; le firmament était clair et serein ; le soleil étincelant, pour ainsi dire, de rubis et des pierres les plus précieuses réchauffait de ses rayons dorés les deux voyageuses.

Julie semblait, néanmoins, insensible à ces beautés de la nature. Elle riait et dans tout ce qu'elle voyait, la douce figure de Pierre se présentait à ses yeux.

Madame Gagnon avait beaucoup de peine à la faire causer, et même la plupart du temps, n'obtenait-elle que de courtes réponses.

Oui maman, non maman, étaient à peu près les seules paroles que prononçait Julie. Sa mère devait s'en contenter ; souvent même, les réponses de Julie n'avaient-elles aucun rapport avec les questions ou la conversation de Madame Gagnon.

—Mais vas-tu me répondre, dit-elle enfin, lasse des particules toujours employées par sa fille. Je te dis que ton père a écrit à monsieur Pouliotte, pour le prévenir de notre arrivée, et tu dis non. L'image de Pierre va-t-elle continuellement occuper ton esprit, et ne pourrais-je obtenir aucune réponse raisonnable ? Vraiment ce va être amusant pour moi à Montréal, s'il faut que je me taise ou que je parle toute seule, toutes les fois que nous sortirons ensemble.

—Mais, je n'avais pas compris, maman.

—Je crois plutôt que tu n'écoutais pas.

—Alors, parlez, maman, je vais vous écouter avec attention cette fois-ci.

Mêmes avertissements, mêmes reproches, mêmes promesses se répétaient tous les quarts d'heure.

Enfin on arriva.

Julie, n'avait jamais vu la grande métropole du Saint-Laurent ; aussi abandonna-t-elle brusquement ses pensées, pour regarder et admirer partout. Quoiqu'elle ne fût pas dans la plus belle partie de la ville qui n'était pas alors ce qu'elle est aujourd'hui, elle regardait avec intérêt tout ce qui s'établait à ses yeux.

Mais sa contemplation ne fût pas longue, car elles arrivèrent bientôt chez les Pouliotte.

C'était une de ces maisons basses, qui font le coin de la rue Notre-Dame et de la place Jacques-Cartier.

Comme nous ne viendrons probablement jamais dans cette maison, nous n'entreprendrons pas d'en faire la description à nos lecteurs, nous nous contenterons de dire qu'elle se composait du tout de cinq appartements, meublés sans luxe, mais avec beaucoup de propreté.

Madame Pouliotte reçut ses hôtes avec beaucoup d'empressement et de politesse. On employa l'après-dîner, qui était déjà fort avancée, à placer les effets, et à parler. S'il n'eût pas été si tard, il est probable que Julie se serait quelque peu ennuyée, mais elle n'en eut pas le temps.

A six heures, on se mit à table, tout le temps que dura le repas, le bonhomme fut très-gai, et amusa ses hôtes par des histoires navales et des nouvelles politiques ; car en ces temps-là, les nouvelles les plus intéressantes, c'étaient celles de la politique.

Nous avons oublié de dire que le souper était excellent ; c'est qu'on avait une aussi bonne nourriture chez le bonhomme Pouliotte que n'importe chez quel gentilhomme de Montréal.

Pouliotte possédait une modique fortune. Après avoir passé une partie de sa jeunesse dans la navigation, il était allé dans le territoire de la baie d'Hudson, où il avait fait de l'argent dans le commerce des fourrures. Mais abandonnons le maintenant.

Les jours suivants furent employés à magasiner, et à faire des promenades en dedans et en dehors de la ville, car Julie ne voulait pas s'en retourner sans avoir tout vu.

Cependant, la veille du départ de madame Gagnon et de sa fille, il y avait encore quelque chose que cette dernière voulait avoir. Elle sortit accompagnée de sa mère. Elles avaient déjà visité quelques magasins sans avoir trouvé ce qu'elles désiraient, lorsqu'en arrivant à la place d'armes, elles rencontrèrent un jeune homme qui s'arrêta un instant sur leur passage.

Elle n'est pas mal, la petite, dit-il tout haut et en

regardant la jeune fille. Puis il se retourna pour l'examiner de nouveau.

Julie rit un peu, mais il n'en fut pas de même pour madame Gagnon, qui ne manqua pas de dire à l'insolent sa façon de penser. Mais ses paroles ne firent pas grande impression sur le jeune homme, qui, tout en s'en allant, continua son étrange examen.

Après cet incident, elles se promenèrent encore quelque temps ensemble, et Julie quitta sa mère pour aller voir une de ses amies de couvent, qui l'avait souvent invitée à venir passer quelque temps chez elle. Julie ne voulait pas s'en retourner à St. Antoine sans l'avoir vue, et lui avoir parlé. Mais elle fit une longue visite, et il n'était pas loin de six heures quand elle reprit le chemin de la maison.

Sans doute, ce n'était pas une heure bien avancée, et, comme on était dans le mois d'Avril, il faisait encore jour. Mais les temps n'étaient pas alors aussi tranquilles qu'aujourd'hui et il y avait, comme d'ailleurs il en est encore maintenant, certaines rues, où, il n'est pas prudent de s'aventurer seul, à quelque heure que ce soit.

Julie ne connaissait pas encore parfaitement tous les détours de la ville ; elle s'écarta quelque peu de la route qu'elle devait suivre, et lorsqu'elle s'aperçut de son erreur, elle voulut prendre le chemin le plus court, et elle s'engagea dans une petite rue étroite, occupée depuis quelque temps par des soldats ; on plaçait des sentinelles à plusieurs endroits pour empêcher autant que possible les réunions politiques.

Tout à coup elle se sentit légèrement saisie à la taille par un homme très-grand, qui, après lui avoir fait en anglais un petit compliment d'un goût fort douteux, s'offrit galamment pour la reconduire.

—Fi donc ! Monsieur, fit Julie effarouchée, veuillez me laisser aller seule.

L'inconnu, qui portait l'uniforme de capitaine, vit tout de suite qu'il s'adressait à une canadienne.

—Je vais vous accompagner tout de même, reprit-il en mauvais français, et ce disant, il passa son bras sous celui de la jeune fille.

Celle-ci voulut fuir, mais son galant cavalier la retenait toujours :

“ Ne craignez donc rien, je ne vous ferai aucun mal, ” dit-il. Julie se débattait encore, lorsque l'officier lui dit : Décidément, je vois que vous craignez un peu ma compagnie, mais venez souper avec moi, et vous n'aurez rien à désirer. Et il voulut l'entraîner.

—Au secours !! cria la jeune fille de toutes ses forces.

Soudain, comme s'il eût répondu à son appel, un jeune homme s'élança sur l'anglais, et après une lutte d'un moment, il le renversa par terre.

Il se tourna alors vers la fiancée de Pierre, et lui dit très-poliment et d'une voix bien douce :

“ Mademoiselle, vous n'avez rien à craindre, maintenant que je suis avec vous. ”

Julie reconnut aussitôt le jeune homme qui l'avait si insolentement toisée sur la rue Notre Dame, lorsqu'elle était encore avec sa mère ; elle ne se croyait donc pas en plus grande sûreté.

Cependant l'anglais ne se tint pas pour battu. Furieux, il revint à la charge, et il se préparait à frapper son adversaire audacieux, lorsque celui-ci évitant habilement ses coups, lui asséna dans la figure un vigoureux coup de poing. Cette fois notre *habit rouge* se contenta de laisser entendre deux ou trois goddam mal articulés, et qui paraissaient être prononcés par un homme d'une humeur fort peu joviale, et il continua sa route.

Celui qui venait de défendre si courageusement mademoiselle Gagnon, la pria d'accepter son bras et de bien vouloir lui permettre de l'accompagner jusque chez-elle. Mais Julie répondit qu'elle préférerait continuer sa route seule.

Se voyant obligé de la quitter aussi brusquement le jeune homme voulut savoir au moins où elle demeurerait, et en conséquence il la suivit de loin.

Mais sa surprise fut grande quand il la vit entrer chez monsieur Pouliotte. Où diable le père Pouliotte a-t-il pêché cette jolie fille, se demandait-il ? Puis après un instant : "J'irai chez lui ce soir, dit-il, et je ferai sa connaissance," tout ce que je désire pour le moment, c'est que sa bonne femme de mère ne me reconnaisse pas.

### III.

#### RAOUL DE LAGUSSE.

Le soir, le jeune homme ne manqua pas à son projet, et il se rendit chez le père Pouliotte.

Le bonhomme le présenta à madame Gagnon et à mademoiselle Gagnon. Il se nommait Raoul de Lagusse.

La mère ne le reconnut pas, mais il n'en fut pas de même pour Julie, qui avait pu l'examiner à loisir, pendant qu'il prenait si chaleureusement sa défense, dans sa dispute avec le capitaine.

Après avoir causé quelque temps avec tout le

monde, Raoul parvint à attirer la jeune fille seule, sur un sofa dont la couverture de crin un peu usée, attestait le long usage qu'on en avait fait.

—Après avoir dit quelques banalités d'usage, Raoul parla de l'aventure, qui lui était arrivée dans l'après-midi.

—Mademoiselle, dit-il, quelle chance que je me sois trouvé près de vous, lorsque vous avez été accostée par cet insolent anglais. J'aime beaucoup les accidents du hazard.

—Excusez moi, monsieur, répondit Julie, mais je ne crois pas que ce soit le hazard, qui vous a placé près de moi cette après-midi.

—Que voulez-vous donc dire ?

—Que ce n'était pas la première fois que je vous rencontrais dans la même journée, et que...

Raoul ne la laissa pas achever; il savait trop bien ce qu'elle allait lui dire. Il fignit la surprise, mais il se trompa de route.

—Vraiment ? fit-il d'un air étonné, vous m'avez déjà rencontré ?

—Oui, monsieur, répondit Julie sans se troubler, et je croyais que vous aviez gardé une meilleure mémoire de ma figure.

Le jeune homme se sentit battu, et reconnut la pointe que lui lançait mademoiselle Gagnon.

Celle-ci souriait méchamment.

(A continuer.)

## LE DOCTEUR NOIR.

(Suite.)



AIS pleuvoir, et tes amis sont libres, répéta le roi, à qui Tazilé venait d'adresser quelques mots à voix basse.

La proposition de Tazilé était d'autant plus perfide, qu'en Afrique on reste souvent des mois entiers sans voir tomber une goutte d'eau. M. Novéal comprit le danger.

—Depuis dix ans, répondit-il, vous avez reconnu que Barouli parle par ma bouche. Maintenant que vous voulez me désobéir vous prétendez que vous ne me croyez plus. C'est bien. Tamanou ne descendra pas à se justifier. Il rentre dans le temple de Barouli, dont la vengeance s'appesantira bientôt sur les ingrats qui lui désobéissent !... Quant à toi Tazilé, puisque tu te crois si avant dans la faveur de notre divinité, viens essayer tes forces contre les miennes. Tu es jeune, toi, et bien des lunes ont passé sur ma tête : mais le souffle de Barouli est en moi et tu ne pourras lui résister.

Connaissant l'addressa et la vigueur de Tamanou, Tazilé n'eut garde d'accepter le jugement de Dieu, que lui offrait le sorcier.

—Les blancs ont des enchantements qui donnent la force et des sorts qui portent malheur à leurs ennemis, dit-il. Si tu veux une épreuve, il n'en est qu'une seule adoptée par nos pères, c'est celle du poison.

—Je l'accepte, dit Tamanou après un moment d'hésitation.

### VIII.

Un sourire cruel effleura les lèvres de Tazilé, car il avait passé la journée précédente à fabriquer l'antidote souverain du poison qu'il comptait partager avec M. Novéal. Ce dernier connaissait cet antidote aussi bien que Tazilé, mais il n'avait pu se procurer, comme son confrère, les ingrédients nécessaires à sa confection.

—Je vais préparer le poison, dit Tazilé avec empressément.

—Tazilé est un enfant, répondit M. Novéal d'un air dédaigneux. Il croit que le poison se boit comme un pot de *boyalva*. Tamanou a la tête grise, et les anciens lui ont appris qu'avant de subir cette épreuve solennelle, il fallait jeûner et prier Barouli.

Un murmure d'approbation courut parmi les vieillards placés aux premiers rangs de la kotla.

—C'est bien, dit Tazilé. Demain nous verrons lequel de nous deux est le protégé de Barouli.

—Certainement, dit Tamanou, mais lorsque ta mort et mon triomphe auront prouvé que c'est toujours moi que Barouli choisit pour exprimer

ses volontés, il faudra qu'on m'écoute et que les blancs soient remis en liberté.

—Non, non ! cria la foule.

—Non, dit le roi.

Connaissant le caractère du monarque, M. Novéal recommença patiemment le panégyrique des blancs, et parla de nouveau des présents qu'ils enverraient à la nation des Batongas.

Il réussit à ébranler quelques sauvages. Il promit enfin à Mboursémé tant de costumes brillants et de fusils tuant à chaque coup que le roi se laissa toucher.

—Si tu es vainqueur dans l'épreuve du poison, dit-il, c'est que Barouli te protège et que tes amis sont les siens. Alors ils seront libres pour qu'ils aillent chercher les présents que tu nous promets en leur nom. Mais si tu succombes devant Tazilé, c'est que tu auras mérité la colère de Barouli en protégeant des ennemis de notre nation. Alors les blancs seront massacrés.

Au point de vue où se plaçait le roi, la conclusion était logique, et M. Novéal n'essaya pas de la combattre.

—C'est entendu, dit-il.

Il se retira majestueusement et rentra dans l'enclos.

Ses amis accoururent à lui. Il leur raconta ce qui venait de se passer.

—L'épreuve du poison a lieu assez fréquemment chez les sauvages de l'Afrique, dit M. Novéal. Le plus souvent, c'est pour prouver l'innocence ou la culpabilité d'un accusé. Ce sont les sorciers qui administrent le breuvage. Cela leur rapporte beaucoup et leur donne une grande influence. Suivant leur plus ou moins de bienveillance pour les accusés et les cadeaux qu'ils ont reçus, ils administrent, au lieu de poison, un breuvage inoffensif, ou bien font boire seulement à l'une des parties le contre-poison qu'ils refusent à l'autre.

—Quel peut être le projet de Tazilé ? demanda Valentin.

—Il a probablement recueilli ces jours-ci les herbes nécessaires pour composer l'antidote du poison que nous devons boire.

—Mais que vous ne boirez pas, j'espère bien, s'écria Juliette.

—Je ne puis faire autrement, répondit M. Novéal, car cette affreuse épreuve est votre seul espoir de salut.

—Mais vous avez aussi du contre-poison ?

—Non, malheureusement, et Tazilé le sait bien. Il faut certaines herbes fraîchement cueillies, et dont quelques-unes sont fort rares et ne se trouvent qu'aux environs. Je vais m'occuper immédiatement d'en chercher. Dieu veuille que je parvienne à me les procurer.

—Vous allez nous quitter ! s'écria Clémence.

—Il le faut.

—Qu'allons-nous devenir sans vous ? murmura la jeune femme avec anxiété.

—Tant que vous resterez dans cet enclos, vous n'aurez rien à craindre, dit-il. Seulement, quoi qu'il arrive, ne sortez pas. N'oubliez pas cette recommandation, car il est probable que Tazilé profitera de mon absence pour essayer de vous tendre quelque piège.

—Peut-être est-ce avec l'espoir de vous écarter qu'il a proposé cette épreuve, fit observer Juliette.

—Peut-être bien, répondit M. Novéal après un instant de silence. Mais je suis trop engagé maintenant pour reculer. Adieu, tenez-vous bien au milieu de l'enclos, et que ni promesses ni menaces ne vous en fassent sortir.

Il embrassa les deux jeunes femmes, serra la main des hommes et s'éloigna d'un pas ferme.

Son départ laissa un grand vide parmi les pauvres prisonniers. Son courage, son sang-froid extraordinaire et la connaissance qu'il avait du caractère et des ruses des sauvages, inspiraient une grande confiance à ses compatriotes. En son absence, ils se sentaient isolés, inquiets.

Les sauvages comprirent probablement aussi que le moment était bon pour tendre quelques pièges aux blancs, car ils commencèrent à former autour de l'enclos des groupes de plus en plus nombreux. Les Batongas se parlaient avec animation et cherchaient évidemment quelque moyen d'obliger leurs ennemis à sortir de l'enceinte protégée par Barouli.

Quelques-uns d'entre eux se procurèrent des serpents et les jetèrent par-dessus la palissade.

Ce qui rendait la position des prisonniers plus critique, c'est qu'ils n'avaient presque plus de munitions. Dom Antonio et Juliette étaient les seuls qui eussent conservé leurs armes. Richard avait le sabre et les minutions enlevés aux sauvages qu'il avait emporté dans l'enclos quelques jours auparavant.

Valentin, lui, était obligé de se contenter d'une assagaye dont il s'était emparé dans la matinée.

Le missionnaire et les deux jeunes gens coururent aux serpents.

Par bonheur, un de ces animaux, qui appartenait à l'espèce du *spring-ader*, était blessé et ne se mouvait qu'avec lenteur. Plus ingambe que Valentin, qui se ressentait encore un peu de ses blessures, Richard se jeta au devant de l'autre serpent, qui était une couleuvre à capuchon, et lui asséna sur la tête, tout près de l'œil, un coup de bâton qui l'étourdit. Richard bondit sur le reptile et lui enfonça dans le cou la pointe de son sabre, qui le cloua à terre. Malheureusement le sabre n'avait traversé le cou qu'en côté et près du capuchon mobile d'où vient le nom de cobra-capella. Les efforts que faisait le serpent pour se dégager agrandissaient la blessure et la peau menaçait de se déchirer.

A ce moment, Dom Antonio et Valentin, qui avaient achevé le *spring-ader*, vinrent au secours de Sir Richard. D'un coup de hache, dom Antonio abattit le cobra-capella, qui se releva l'œil furieux et le capuchon développé comme lorsqu'il se prépare à s'élancer.

Ne se souciant probablement pas de s'exposer de nouveau à cueillir d'autres serpents, les Batongas essayèrent un autre moyen de venir à bout de leurs ennemis.

Ils apportèrent tout près de la palissade des pots de bière et d'eau, des corbeilles de maïs et de sorgho ; puis ils firent aux blancs des démonstrations amicales en les engageant à venir prendre les provisions.

Heureusement que les Européens avaient été trop bien mis sur leurs gardes par M. Novéal pour qu'il leur vint même à l'idée de profiter des offres perfides des Batongas. La tentation était bien forte cependant, car les pauvres prisonniers étaient fort à court de vivres, et la ration d'eau et de sorgho dont il fallait se contenter pour toute la journée n'aurait pas été suffisante pour le repas d'un enfant. Depuis deux jours, on souffrait de la faim et de la soif, et la vue des provisions étalées à deux pas de l'enclos condamnait les prisonniers au supplice de Tantale.

Pour augmenter sans doute la tentation, les Batongas se retirèrent assez loin de l'enclos.

—Ma foi, James Kanstick qui, par une anoma-

lie assez fréquente, était poltron vis-à-vis de certains dangers et brave contre d'autres, il ne sera pas dit que ces coquins-là remporteront leur bière et ce beau quartier de buffle que j'aperçois là-bas.

—Où vas-tu ? lui demanda son maître, qui le vit se diriger vers la palissade.

—A la chasse, monsieur.

—Garde-t'en bien, malheureux ; c'est pour nous tendre quelque piège que les sauvages ont mis là ces provisions.

—Je m'en doute bien, monsieur, mais ils sont loin et j'ai de bonnes jambes. J'aurai emporté les provisions avant qu'ils soient arrivés à portée de moi.

—Il doit y en avoir de cachés quelque part, dit dom Antonio.

—On ne voit rien pourtant, dit Kanstick, et le terrain est plat comme la main. Il n'y a pas un buisson, pas une pierre derrière lesquels puisse se cacher seulement un chien.

—N'importe, dit sir Richard, l'entreprise que tu veux tenter est trop dangereuse. Je te défends de t'exposer ainsi. Voyons, m'entends-tu ?

—Monsieur n'a pas le droit de me commander, répondit James tranquillement.

—Comment ! n'es-tu pas mon domestique ?

—Je l'ai été.

—Tu l'es encore.

—Soyez juste, monsieur ; un domestique doit servir son maître...

—Je suis étonné que tu en conviennes, car tu as toujours agis comme si tu pensais le contraire.

—Mais, en revanche, un maître doit payer, nourrir et vêtir son domestique.

—C'est vrai.

—Eh bien ! depuis quelques mois, comment suis-je nourri, vêtu et payé ?

—Assez mal, j'en conviens.

—Et maintenant pas du tout. Monsieur voit bien que je suis dans mon droit en reprenant ma liberté.

—Tu as raison. A propos, je te demande pardon de te tutoyer... mais l'habitude...

—Oh ! monsieur, je ne suis pas à cela près... répondit généreusement Kanstick, qui, tout en parlant, nouait l'extrémité d'une longue ficelle autour d'une pierre de la grosseur du poing.

—Ainsi, tu es bien décidé à te faire tuer ?

—Pour ne pas mourir de faim, oui, monsieur.

—Ma foi, dit Valentin, il a raison, ce garçon. Je ne vois pas un seul endroit où un homme puisse se cacher... J'ai bien envie de me mettre en chasse comme lui.

—Rappelez-vous la recommandation de M. Novéal, dit Juliette. Je t'en conjure, Valentin, ne fais pas d'imprudence... Si tu mourais, que deviendrais-je ? ajouta-t-elle plus bas.

## IX.

Valentin abaissa son regard attendri et reconnaissant sur la figure de la jeune femme.

Tandis qu'il la contemplait avec amour, il remarqua combien Juliette était pâle et amaigrie.

—Elle a faim, se dit-il.

Cette pensée lui serra le cœur, et des larmes remplirent ses yeux. Il dégagea sa main, que la jeune femme retenait dans les siennes, et s'élança vers la palissade.

—Valentin, Valentin, je t'en supplie ! s'écria Juliette, qui voulait courir après lui.

Dom Antonio la saisit par le bras et la ramena de force :

—Songez à vos enfants, lui dit-il. Et vous, sir

Richard, cria-t-il au jeune Anglais, qui se précipitait sur les traces de Valentin, voulez-vous donc exposer ces pauvres femmes à se voir privées de tous leurs protecteurs ?

—Richard, je vous en prie, ne nous abandonnez pas ! murmura Clémence avec un accent de prière et de tendresse qui força ce dernier à revenir sur ses pas.

Pendant ce temps, Valentin et James s'approchaient de la palissade d'un air négligent et comme pour se promener.

L'intention de Valentin était d'arriver ainsi jusqu'aux limites de l'enclos, puis de s'élançer soudainement de toute sa vitesse et d'enlever les provisions en prenant ainsi par surprise les sauvages, qu'il supposait cachés quelque part, quoiqu'il ne pût les découvrir.

Au moment où, sur le point de prendre son élan, il regardait James pour partir en même temps que lui, afin de diviser l'attention de l'ennemi, il s'aperçut que le domestique ne paraissait nullement disposé à courir. Il était en train d'adapter fort solidement à l'extrémité de la ficelle un des hameçons qu'il portait toujours piqués dans son chapeau, comme beaucoup de pêcheurs anglais.

—Tiens, tiens ! fit Valentin, votre idée n'est pas mauvaise, James.

—N'est-ce pas, monsieur ?

—Puisque vous aviez un si bon moyen, pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu au lieu de me laisser m'exposer inutilement aux assagayes de ces moricauds ?

—Je vais vous dire, monsieur ; si monsieur était sorti, toute l'attention des sauvages se serait portée sur monsieur et j'en aurais profité pour faire ma pêche.

—Que nous aurions partagé ? demanda Valentin.

James baissa le nez sur sa corde comme pour assujettir le nœud, et ne répondit pas.

—Très-bien, fit Mazeran. Mon brave James, vous avez une naïveté d'égoïsme qui fait vraiment plaisir. En résumé vous m'auriez laissé les coups d'assagaye et vous auriez gardé le butin.

—Dame, monsieur, chacun pour soi.

—Parbleu ! Seulement, si vous le vouliez bien, nous changerons de rôle. Je jetterai la pierre et vous...

—N'en parlons plus, interrompit tranquillement James, qui se retourna, car jusqu'alors il avait fait face au centre de l'enclos, afin de masquer ses préparatifs aux sauvages assis à trois ou quatre cents pas de là.

—Prenez garde, que je jette ma ligne, monsieur, dit-il à Valentin.

Après cinq tentatives inutiles, James réussit enfin à accrocher avec la pointe de son hameçon le rebord du panier qui contenait la viande. Il se mit aussitôt à tirer sur la ligne. Entraîné par la corde, le panier se rapprocha de quelques centimètres, mais une secousse imprévue le ramena brusquement en arrière.

—Tiens ! firent en même temps Valentin et Kanstick, surpris de cette marche rétrograde.

James se remit à hâler sur la corde. Evidemment sollicité par deux forces contraires, le panier avançait et reculait tour à tour de quelques centimètres ; mais, somme toute, il restait à la même place.

—Ah ça, il est donc à ressort ? murmura James, au secours duquel était venu M. Mazeran.

Ils tirèrent si bien tous les deux que la corde se rompit et que le panier faillit chavirer.

—Ma foi, j'en aurai le cœur net, s'écria Valentin,

qui imposait depuis trop longtemps silence à son caractère impatient.

Il prit son élan, franchit la palissade et courut au panier. Au moment où il n'en était plus qu'à cinq ou six pas, un sauvage, caché dans un trou pratiqué derrière le panier, se dressa tout à coup et lui lança son assagaye. Par bonheur, en voyant le mouvement du Batonga pour lancer son arme, Valentin s'était courbé rapidement. L'assagaye lui rasa la tête, mais sans le toucher. Avant que le Batonga eût le temps d'en lancer une seconde, Valentin se jeta sur lui et le renversa. Malheureusement, des sauvages étaient aussi cachés dans d'autres trous qu'on avait rapidement creusés derrière chaque panier pendant que la foule les masquait ; ils se précipitèrent au secours de leur camarade. En même temps, les Batongas groupés à trois ou quatre cents pas de là arrivèrent à toutes jambes en poussant leur cri de guerre.

S'arrachant aux bras de Clémence, et confiant au missionnaire Juliette, qui voulait courir à Valentin, sir Richard se précipita au secours de son ami.

Débarassé de son premier ennemi, qu'il avait tué d'un coup de couteau, Mazeran en tenait un second à bras-le-corps et se servait de lui comme d'un bouclier contre les assagayes d'un troisième qui arrivait en courant. Le quatrième se jeta entre la palissade et sir Richard pour couper la retraite à ce dernier.

D'un coup du revolver qu'il avait pris à Juliette, Overnon abattit le sauvage qui allait frapper Mazeran.

Comme Valentin ne pouvait faire usage de ses mains, employées à maintenir son adversaire, Richard asséna sur la tête de ce dernier un coup de poing qui aurait assommé un bœuf. Le Batonga poussa un cri et s'affaissa comme une masse inerte.

En ce moment une assagaye, lancée par le troisième sauvage, vint siffler aux oreilles de sir Richard, qui riposta par un coup de revolver tout en courant vers la palissade, ainsi que Valentin, qui s'était emparé d'une cruche d'eau et d'un panier de sorgho. Le Batonga, qui voyait ses compatriotes arriver à son aide, se jeta au devant des Européens afin de leur barrer le passage. Il brandissait déjà une assagaye pour la lancer sur Richard, qui n'aurait pu l'éviter à une distance si rapprochée, lorsqu'un coup de feu tiré par dom Antonio délivra le jeune Anglais de son ennemi.

Stimulés par l'imminence du danger, Richard et Valentin franchirent d'un bond la palissade au moment même où les Batongas arrivaient à portée, d'assagaye.

Encore toute pâle et toute tremblante, Juliette tendit sa petite main amaigrie à Valentin en lui disant d'un ton de reproche douloureux :

— Oh ! Valentin, si tu savais combien tes imprudences me font de mal !

— Pardonne-moi, ma bien-aimée ! répondit-il, profondément ému de l'angoisse qui vibrait dans la voix de Juliette ; la pensée que tu avais faim m'a mis hors de moi.

Non loin de Juliette et de Valentin, Clémence et sir Richard causaient aussi à voix basse.

Il était aisé de lire sur leurs physionomies que leur entretien devait avoir plus d'un rapport avec celui qui avait lieu entre Mme Bartelle et son cousin.

Retiré un peu à l'écart pour ne pas gêner l'expansion de ses amis, dom Antonio les contemplait avec le sourire doux et triste qui lui était habituel. Auprès de lui, Savinien, la tête penchée sur sa poi-

trine, s'abandonnait à son affaissement habituel, et poussait d'interminables gémissements.

Quant à James, il avait profité de toute cette bataille pour faire tranquillement une nouvelle ligne et pour piquer un second hameçon dans le bienheureux panier de viande qui, cette fois, vint docilement à son appel.

Il l'amena ainsi jusqu'à l'enclos, mais il n'eut malheureusement pas le temps de le faire passer tout entier par dessus la palissade, car les sauvages étaient déjà à portée d'assagaye. Il se hâta d'emporter un énorme morceau de buffle dans lequel il avait piqué son hameçon et se sauva dans la cabane avec son butin. Il se mit aussitôt en devoir d'en faire cuire une tranche sur les charbons.

Un Européen, et surtout un Européen qui n'a jamais éprouvé cette misère, heureusement fort rare en France, où l'on n'a littéralement pas de quoi manger, ne peut se figurer ce que sont les souffrances de la faim et de la soif.

Lorsqu'on a vécu de la vie des forêts ou du désert et passé des journées à jeun, alors que l'estomac, excité par le grand air et l'exercice, aurait volontiers fait quatre repas par jour, et que la soif colle au palais brûlant la langue desséchée, alors on frémit au seul souvenir de ce supplice sur l'organisation tout entière et dont les déchirements vous enlèvent la force et le courage. En pareille circonstance, les natures les plus poétiques et les plus éthérées subissent les lois de l'humanité.

Aussi la satisfaction des besoins matériels joue-t-elle dans la vie des voyageurs un rôle important, que peut difficilement s'expliquer le lecteur qui n'a qu'un coup de sonnette à donner pour qu'on lui apporte son déjeuner ou son dîner.

Quoique James se fût caché de l'autre côté de la cabane pour faire sa petite cuisine, les émanations de la viande grillée le trahirent. Valentin, Richard et Savinien accoururent auprès du domestique et saisirent le morceau de buffle, dans lequel ils voulaient couper des grillades pour Mme Bartelle et Mme Martigné, ainsi que pour eux-mêmes.

— Pardonne-moi, messieurs, s'écria James en le leur arrachant, ceci est ma propriété.

— Comment ! ta propriété ? dit sir Richard, te moques-tu de nous ?

— Non, monsieur, mais c'est moi qui ai conquis ce buffle.

— Pêché, tu veux dire.

— Conquis ou pêché, peu importe. C'est moi qui l'ai pris, et je le garde.

Comme nous l'avons vu dès le début, James était foncièrement égoïste. De plus, en ce moment, il avait l'esprit aigri par les épreuves et par la diète prolongée qu'il avait eues à subir ainsi que par les dangers auxquels il se voyait exposé. Oubliant que lui-même n'était jamais disposé à rien faire pour ses compagnons, il en voulait à ceux-ci de ne pas se préoccuper davantage de lui.

Un moment ébahi de la netteté avec laquelle James avait formulé son intention de tout garder pour lui, sir Richard entra dans un tel accès de colère que, sans l'intervention de dom Antonio, il eût assommé son ancien domestique.

## X

Tout en blâmant Richard de sa violence, dom Antonio essaya de faire comprendre à Kanstick ce que son égoïsme avait d'odieux ; mais James, tout occupé de ses grillades, écoutait à peine les raisonnements du missionnaire et répondait avec entêtement :

—Chacun pour soi, après tout. Ils ont du sorgho, eux. Eh bien, qu'ils mangent du sorgho.

Valentin ayant eu un moment la même idée que Richard au sujet de James, ce dernier avait failli passer un mauvais quart d'heure. Heureusement pour lui, Valentin comprit combien une lutte entre les prisonniers serait déplorable. Il calma Richard, qui bouillait de colère, et proposa au domestique de leur vendre un morceau de son butin.

—A quoi me servirait l'argent en ce moment ! répondit James, les yeux fixés sur sa grillade, pas même à me faire enterrer !

—Voyons, lui dit M. Mazeran, raisonnons un peu : ou tu périras ici, ou tu te sauveras.

—Jolie alternative, murmura James avec humeur. C'est pourtant grâce à sir Richard que je me trouve dans cette position-là.

—Comment, drôle ! s'écria Overnon en s'élançant vers lui.

Du calme ! du calme ! fit Valentin, qui saisit la main de son ami... Si tu dois périr, reprit Valentin en s'adressant de nouveau à Kanstick, ce n'est pas une livre de viande de plus ou de moins qui t'en empêchera.

—Qui sait ?

—Si tu dois te sauver, au contraire une guinée aura bien son mérite quand tu arriveras au Cap.

—Oh ! Dieu tout-puissant, si j'étais certain d'arriver au Cap ou seulement à Kuruman ! s'écria James en levant les bras au ciel.

—Il ne faut jamais désespérer. Voyons, une guinée pour la moitié de ta viande.

—Une guinée, murmura James en haussant les épaules d'un air dédaigneux.

—Une volée de coups de bâton, plutôt, s'écria Richard exaspéré.

—Fais ton prix, alors, dit Valentin.

James hésita.

—Dame, dit-il, en ce moment les provisions sont une question de vie ou de mort, et vous devez être fort riches tous.

—Si nous vivons.

—Sans doute...

—Eh bien ?

—Eh bien, cinquante guinées pour la moitié de mon buffle.

Ne pouvant épancher sa colère, Richard prit le parti de prendre la chose en riant et de laisser faire Valentin.

Après un assez long débat M. Mazeran obtint la viande pour 500 fr., que Richard et lui promirent de payer à James dès qu'ils arriveraient en pays chrétien. Ils emportèrent la part qu'ils venaient de payer si chèrement, et s'empressèrent de préparer quelques tranches de buffle pour les pauvres femmes. C'était bien dur et bien coriace, mais on ne saurait se figurer à quel point le besoin de manger de la viande tourmente les Européens lorsqu'ils restent quelque temps sans en goûter.

Ce besoin de nourriture animale est un appétit distinct de la faim et fait quelquefois presque autant souffrir.

Ce repas peu succulent fit pourtant un bien extrême aux deux jeunes femmes, dont il ranima les forces épuisées.

On avait espéré que M. Novéal reviendrait avant la nuit, mais le soleil était couché depuis longtemps sans que Tamanou eût reparu.

Nous n'avons pas besoin de dire avec quelle inquiétude on attendait son retour.

Il avait été convenu qu'on diviserait la nuit en deux parts : Clémence, dom Antonio et Richard devaient veiller au salut commun durant la première moitié ; Juliette, Valentin et Kanstick, du-

rant la seconde. Mais comme on espérait toujours voir arriver M. Novéal, la seconde escouade, le second quart, comme disent les marins, attendit jusqu'à minuit pour se livrer au repos.

La nuit s'écoula sans accident, mais aussi sans ramener M. Novéal.

Vers cinq heures du matin, M. Mazeran, qui veillait en compagnie de James Kanstick, entendit ce dernier pousser un cri de détresse.

—Qu'y a-t-il ? demanda Valentin en courant au domestique.

—Rien, monsieur, rien, murmura James, qui n'en continuait pas moins à jurer tout bas.

Le pied de Valentin heurta un débris de poterie. Il se baissa et ramassa un fragment de terre cuite tout humide de l'eau qu'il avait contenue.

—Ah ! ah ! dit Valentin, qui se douta de la vérité, il paraît, maître James, que vous aviez vos petites provisions d'eau à part.

—J'avais économisé ma ration, répondit piteusement l'Anglais.

—C'est à dire, reprit Valentin, que, tandis que nous mettions tout en commun, vous gardiez sournoisement pour vous ce que vous aviez, tout en prenant comme chacun de nous votre part du bien commun. Ceci est plus que de l'égoïsme, maître James, et si vous recommencez, vous vous en trouverez mal.

James ne répondit pas ; il se contenta de murmurer, de façon à ce que Valentin ne pût l'entendre, sa maxime favorite :

—Chacun pour soi.

En réfléchissant à l'absence prolongée de M. Novéal, dom Antonio avait supposé que Gaspard, surpris par la nuit à quelque distance de Séroura, avait été obligé de s'arrêter et de coucher entre les branches de quelque arbre ou auprès d'un brasier destiné à éloigner les bêtes féroces. On espérait qu'il se serait remis en route avant le jour et qu'il ne tarderait pas à arriver.

Les heures s'écoulaient cependant et M. Novéal ne paraissait pas.

Dès le lever du soleil, les Batongas avaient commencé à former des groupes autour de l'enclos. On voyait qu'il attendaient avec impatience le retour de Tamanou et la lutte entre les deux sorciers. Tazilé, lui, se promenait majestueusement sur la place. Chaque heure de retard de Gaspard, ajoutait à l'importance de son rival.

En revanche, les inquiétudes des premiers devenaient de plus en plus vives.

Pour tromper les ennuis de l'absence, Clémence et Juliette causaient de leur enfants.

—Les reverrons-nous jamais ?...se disaient-elles.

—C'est après-demain le jour de naissance d'Emma, dit Mme Bartelle ; pauvre petite !... Pourvu que Toinette songe à lui souhaiter sa fête !

—Au combien du mois sommes-nous donc ? demanda Clémence.

—Au quatre janvier, je crois, répondit Juliette. Du reste, nous allons voir.

Elle prit dans le petit sac de voyage qu'elle portait toujours un de ces agenda-guides qu'on fabrique dans presque toutes les colonies anglaises, et qui donnent, outre les dates, une foule de renseignements sur les monnaies, les usages, les phénomènes astronomiques, etc., etc.

—Oui, reprit Juliette, après avoir consulté l'almanach placé en tête du Guide, c'est bien aujourd'hui le 4 Janvier :

—Tiens, dit Clémence, qui avait passé le bras autour de la taille de sa cousine et qui lisait pardessus l'épaule de Juliette, c'est dans treize jours la fête de dom Antonio ; il faudra que nous la lui

souhaitions...si nous sommes encore de ce monde, ajouta-t-elle tristement.

—Il y a justement une éclipse de soleil ce jour-là, remarqua Juliette en regardant l'indication placée en tête du mois de Janvier.

—En effet. A quoi pensez tu donc ? demanda-t-elle en voyant que Mme. Bartelle avait fait le mouvement d'une personne à laquelle vient une idée soudaine.

—J'ai lu dans je ne sais quels voyages que les sauvages étaient fort effrayés des éclipses, dont ils ne pouvait naturellement s'expliquer la cause. Si l'on pouvait en profiter...

Clémence secoua la tête en personne qui doutait beaucoup de l'efficacité de cette tentative.

—Je crois comme toi, reprit Juliette, qu'il y a quatre-vingt-dix-neuf à parier contre un que ce renseignement ne nous servira à rien, mais pourtant j'en parlerai à M. Novéal.

—Si jamais nous le revoyons, dit Clémence, car je t'avoue, ma pauvre cousine, que je commence à en désespérer.

Comme elle achevait ses paroles, une rumeur s'éleva parmi les sauvages. Ainsi que les Européens ne tardèrent pas à l'apprendre, elle était causée par le retour de M. Novéal.

Quelques minutes après, il parut aux yeux de ses amis, qui l'accueillirent avec des cris de joie.

Quoiqu'il fût impassible comme un vrai sauvage, M. Novéal avait l'air préoccupé.

—Que d'inquiétudes vous nous avez données ! dit Juliette, qui lui raconta toutes les suppositions qu'on avait faites au sujet de son retard.

—Dom Antonio avait deviné la vérité, répondit M. Novéal. Je n'ai pu trouver que quelques-unes des plantes dont j'avais besoin. Ce misérable Tazilé conuissait les deux fontaines près desquelles on les rencontrait, et il a tout cueilli ou ravagé.

—Comment allez-vous faire ?

—En vérité, je n'en sais rien, dit M. Novéal d'un air soucieux. Le tout est de savoir quel poison emploiera Tazilé. Il en connaît comme moi de deux espèces. J'ai rapporté de quoi préparer l'antidote de l'un de ces poisons, celui qui se compose du jus d'euphorbe et des entrailles d'une chenille qu'on appelle *Nigua*, avec lesquelles les Bushmen empoisonnent leurs flèches. Tenez, c'est ce poison qui donne la couleur noirâtre à cet os pointu qui m'a servi à tuer le Batonga. Malheureusement, il y a une autre composition dont je n'ai pas l'antidote.

—Alors, vous refuserez l'épreuve ?

—Non ; ce serait vous perdre. Je tenterai l'aventure ; j'ai mon projet.

—Lequel ? demanda Juliette.

—Ce serait trop long à vous expliquer, répondit M. Novéal, qui, en réalité, craignait d'effrayer les deux femmes en leur avouant le projet dangereux qu'il regardait désormais comme le seul espoir de ses amis.

Juliette se douta du motif de la réponse de son cousin et secoua tristement la tête.

—A propos, dit Clémence, vous savez, monsieur Novéal, qu'il y a une éclipse de soleil dans treize jours.

—Ah ! fit M. Novéal d'un air négligent. Au fait, pourtant ! reprit-il tout à coup du ton d'un homme qui vient de faire une réflexion soudaine.

Une lueur d'espoir surgit aussitôt dans le cœur des Européens.

—Croyez-vous pouvoir tirer quelque parti de cette circonstance ? demanda dom Antonio.

—Peut-être, reprit Novéal après un instant de silence ; mais c'est un espoir bien vague... puis, comment gagner jusque-là ? Voyez, les sauvages

ont déjà fait tous les préparatifs de la *Kotla* ; ils n'attendent plus que moi. Allons, il faut s'exécuter.

Il prit de nouveau congé de ses amis. Malgré son empire sur lui-même, il ne put dissimuler complètement une émotion qui leur fit comprendre combien il était inquiet. Valentin qui alla le conduire jusqu'à la palissade, lui demanda toute la vérité.

—Mon ami, répondit Tamanou, je vais faire tout au monde pour obtenir qu'on remette l'épreuve à quelques jours. Si je n'y réussis pas, il faudra bien que je subisse immédiatement l'épreuve du poison ; dans ce cas, c'est absolument comme si je jouais à pile ou face ma vie et la vôtre.

—Que deviendront ces pauvres femmes, si vous succombez ? dit tristement Valentin.

—Hélas ! c'est ce qui me désespère. S'il ne s'agissait que de ma vie, croyez vous, Valentin, que je m'en préoccuperais ainsi ? Mais, tout endurci que soit mon cœur par les années et la souffrance, il saigne en pensant à Clémence, et surtout à cette douce et bonne Juliette. Ecoutez-moi, Valentin, continua-t-il en baissant la voix, si je meurs, tout espoir est perdu pour vous. Vous serez massacrés évidemment, mais cela vaut mieux encore que de mourir de faim et de soif. Surtout, mon ami, dusiez-vous tuer de votre main Clémence et Juliette, qu'elles ne tombent pas vivantes aux mains des Batongas. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Maintenant laissez-moi, et que Dieu nous protège !

Il franchit la palissade et se dirigea vers la *Kotla*. Dès qu'il fut entré dans le cercle au milieu duquel trônait Mbourousémé, Tazilé vint se placer à côté de M. Novéal. Une expression de triomphe se lisait dans les yeux du Batonga.

Après les contorsions, les gambades et les simagrées qui constituent le cérémonial batonga, Tamanou s'avança vers Mbourousémé et lui fit un long discours pour obtenir que l'épreuve fut remise à trois jours. Une clameur de mécontentement se fit entendre. Quant à Mbourousémé, l'expression de sa physionomie disait assez qu'il était de l'opinion de son peuple. Aussi Tazilé, qui parla contre l'ajournement, avait-il sa cause gagnée d'avance. Le roi ordonna que l'épreuve aurait lieu immédiatement.

Tazilé s'empressa aussitôt de préparer le poison. M. Novéal en fit autant de son côté : chaque sorcier devait avaler, non-seulement le poison préparé par lui, mais en outre celui qu'avait fabriqué son confrère. Leur travail dura près d'une demi-heure. Pendant ce temps, les Batongas, assis sur leurs talons, restaient immobiles et attentifs. Un silence profond régnait dans l'assemblée.

—Je suis prêt, dit enfin Tazilé en montrant un pot de terre rempli jusqu'au bord d'une mixture d'un vert noirâtre qui exhalait une odeur âcre et pénétrante.

—Moi aussi, répondit Tamanou.

On leur remit à chacun deux morceaux de calasse, destinés à remplir l'office de coupes. Tazilé remplit la sienne du poison préparé par M. Novéal ; celui-ci dut en échange verser dans sa coupe le mélange fabriqué par son ennemi.

Tout deux vinrent alors se placer à trois ou quatre pas de Mbourousémé, comme pour lui faire hommage des libations auxquelles il se préparaient.

Tout en marchant, Tazilé demanda d'un ton railleur à M. Novéal s'il avait trouvé des racines de *n'mara*. La *n'mara* était la plante que Gaspard avait vainement cherchée. M. Novéal comprit que Tazilé ne savait que trop ce qui manquait à son ennemi, et qu'il avait eu soin probablement de

préparer le poison dont il était certain que Tamanou n'avait pu se procurer l'antidote.

En quelques secondes, une sueur froide couvrit le corps de l'Européen. Quoique familiarisé avec l'idée de la mort, il connaissait trop les affreuses souffrances que causent les poisons dont les sorciers possèdent et se transmettent le secret, pour ne pas être effrayé de l'idée qu'il allait lui-même les subir dans quelques minutes. Puis, il pensait à ses compatriotes, à ses deux nièces, à Juliette surtout, pour laquelle il s'était pris d'une profonde amitié. Tout cela passa devant ses yeux comme un éclair.

—Je crois que Tamanou a peur, reprit Tazilé avec un méchant sourire. Veut-il reculer ?

—Non, répondit M. Novéal en faisant un suprême effort pour dompter son émotion.

—Maintenant, dit Mbourousonmé, qui se leva appuyé sur son assagaye, que Barouli décide entre vous.

Il fit un petit discours en l'honneur de Barouli et de lui-même, car les Africains ne rougissent nullement de faire leur propre éloge ; puis, revenant enfin à l'objet principal de la séance, il prononça les mots sacramentels :

—Ceci est la volonté du roi et le jugement de

Barouli. Que les serviteurs fidèles aient toujours dans leurs cases du sorgho, de la viande, de la boyalva, de la graisse d'hippopotame, du chanvre et de belles femmes ; que leurs ennemis expirent dans les tourments, et que leurs entrailles soient dévorées par les chacals et les hiènes ! Buvez !

Un frémissement courut parmi les spectateurs en voyant les deux sorciers élever leurs coupes.

Au moment de porter la sienne à ses lèvres, Tamanou s'arrêta brusquement. Tazilé, qui le surveillait du coin de l'œil, suivit naturellement son exemple.

—Grand roi, dit M. Novéal, Barouli veut une épreuve loyale et décisive. Il méprise les ruses et les artifices. Nous autres sorciers et *médecins des eaux* que favorise sa protection, nous connaissons des recettes qui détruisent l'effet du poison, qui est mortel pour tout autre que pour nous. En cette occasion, il ne faut pas que nous puissions les employer.

—Non, certes, dit le roi.

—Eh bien ! Tazilé a sur lui l'antidote du poison qu'il va prendre.

—Ce n'est pas vrai ! s'écria le Batonga.

(A continuer.)

## LE PORTEFEUILLE ROUGE.

(Suite.)



QUAND il se trouva sur le trottoir de la grande rue, suivant un commissionnaire qui portait sa valise au bureau de la voiture d'Epinal, tout le monde se retourna pour le voir passer, les hommes avec curiosité, les femmes avec admiration.

—Drôle de petit jeune homme ! dit près de lui un bourgeois naïf.

Le voyageur s'arrêta brusquement, fit siffler sa cravache, et lança un si foudroyant regard au bourgeois stupéfait, que ce dernier, pressentant une provocation imminente, tourna sur ses talons, hâta le pas et disparut à l'angle de la rue la plus proche, en pliant les épaules.

On arriva.

—Monsieur, demanda le voyageur au buraliste, avez-vous une place pour Epinal ?

—J'en ai deux, monsieur....sur la banquette, à côté du conducteur.

—J'en prends une.

—Hue ! cria le postillon et l'attelage partit à un trot rapide, qui devait, singulièrement se ralentir aussitôt que la diligence serait sortie de la ville.

Le conducteur exhiba triomphalement une de ces énormes pipes en porcelaine dont le voisinage de l'Alsace rend l'usage extrêmement commun dans une partie de la Franche-Comté, il la bourra

de tabac-caporal, et il se disposait à l'allumer, quand, jetant un regard sur son compagnon de banquette, il le trouva si frêle, si mignon, si délicat, qu'il fut pris d'une sorte de scrupule inusité, et qu'il lui demanda, en soulevant à demi sa casquette de drap bleu, soutachée d'argent :

—L'odeur de la pipe ne vous incommode pas, mon jeune monsieur ?

—M'incommoder ! s'écria Léon Randal, par exemple ! j'en use moi-même.

—Ah bah ! Vous fumer ?

—Comme un homme.

A votre âge !

—Quel âge me donnez-vous donc ?

—Dame ! je ne sais pas au juste.....quinze ou seize ans tout au plus.

—J'en ai dix-neuf.

—Et bien ! parole d'honneur, vous ne les paraissez pas.

—C'est possible," répondit Léon Randal avec insouciance en faisant le geste de friser sa moustache absente.

Il tira de sa poche un petit sac de velours vert, brodé de soie et d'or, et un cahier de papier de riz et, prenant dans le sac une ou deux pincées de tabac turc, il se mit à rouler un *papello* avec toute l'adresse d'un bachelier de Salamanque ou d'un muletier de Ségovie.

—Un peu de feu, s'il vous plaît, mon brave," dit-il ensuite au conducteur qui lui tendit sa pipe embrasée, et le vit avec une admiration profonde avaler sa fumée et la rendre tantôt par une narine, tantôt par l'autre.

—Peut-être bien que vous êtes voyageur du commerce pour les vins fins et les eaux-de vie ?

demanda le conducteur pour renouer la conversation.

—Non, mon brave.

—C'est cependant une partie bien distinguée, et tous ces messieurs les voyageurs sont aimables et rigoleurs comme pas un ! Quand j'ai la chance d'en avoir un sur ma banquette je sais d'avance que nous allons rire. Et vous, mon jeune monsieur, pout-on vous demander, sans vous commander, qu'est-ce que vous faites ?

—Je suis étudiant.

—En médecine ?

—Non, en droit.

—C'est-à-dire que vous étudiez pour devenir avocat ou juge ?

—Juste.

—Ah ! certainement, c'est aussi un bel état. Mais j'aimerais mieux voyager pour les vins fins et les cognacs. On a plus d'agrément.

—Cela dépend des goûts.

—Bien entendu. Mais les alcools, à moi, c'est mon faible.....Et vous venez de loin comme ça !

—De Paris.

—Je m'en doutais. Les Parisiens de Paris, ça se reconnaît tout de suite.

—Merci.

—Il n'y a pas de quoi. Et vous allez jusqu'à Epinal ?

—Je n'en sais rien.

Le conducteur fixa sur Léon Randal ses gros yeux étonnés.

—Vous n'en savez rien ! répéta-t-il.

—Non.

—Comment ça ? Il faudra bien que vous descendiez quelque part, pas vrai ?

—Oui, mais je descendrai plus tôt ou plus tard, selon le renseignement que vous allez me donner.

—Tout à vos ordres, mon jeune monsieur.

—Y a-t-il longtemps que vous êtes conducteur sur cette route ?

—Plus de quinze ans.

—Alors vous devez connaître, dans leurs moindres détails, les pays qui bordent la route ?

—Ah ! je vous en réponds ! Il n'y a pas un hameau, pas un clocher, pas une ferme, dans tout le rayon que ma vue embrasse depuis cette banquette, dont je ne puisse vous dire les noms.

—Puisqu'il en est ainsi, vous connaissez le château de Rochetaille ?

—Parbleu, je le crois bien. La voiture passe devant ; il est au bout d'une avenue superbe, je vous le ferai voir.

—A qui appartient-il ?

—A Mme la comtesse de Kéroual.

—Mariée ou veuve ?

—Veuve depuis bien près de trois ans. Je me rappelle, comme si c'était hier, que j'ai arrêté mes chevaux sur la route pour laisser traverser le couvoi de défunt M. le comte qu'on menait au cimetière.

—Mais alors, dit vivement Léon Randal, elle ne doit plus être jeune, cette comtesse ?

—Eh bien ! c'est là ce qui vous trompe. Je ne pourrais pas dire au juste son âge, mais je la vois quelquefois à la grille de son parc, avec ses grands vêtements noirs, et elle est belle comme une sainte Vierge."

Léon Randal fronça le sourcil. Son charmant visage prit une incroyable expression de dureté, et d'un geste brusque il jeta sa cigarette à peine entamée qu'il fumait.

Hâtons-nous d'ajouter que cette pantomime expressive passa complètement inaperçue du conducteur.

—Et, reprit le jeune voyageur au bout d'un instant, quel est le village le plus proche ?

—C'est un gros bourg qui s'appelle Rixvillier.

—Il doit y avoir une auberge, à Rixvillier ?

—Ah ! fichtre oui, il y en a une, et elle est assez connue, encore ! C'est la renommée du pays ! l'auberge du CHEVREUIL D'ARGENT, tenue par la veuve Monique Clerget ! Et comme elle cuisine, la digne femme ! (On vient de bien loin chez elle (de plus de quatre lieues, je vous assure). tout exprès pour manger de sa *meurette* (nom franc-comtois de la matelotte) de carpes et de perches, et de sa friture de petites truites. Sans compter qu'elle a dans sa cave un certain petit vin de la Moselle...")

Et le conducteur, désespérant sans doute de célébrer dignement les mérites du certain petit vin de Moselle, leva béatement ses gros yeux vers le ciel et fit claquer sa langue à plusieurs reprises.

—De l'endroit où nous sommes, reprit Léon Randal, le château de Rochetaille se trouvera-t-il avant ou après le village de Rixvillier ?

—Il est de notre côté, et nous le verrons au passage, une petite heure avant d'arriver au village.

—N'oubliez pas de me prévenir quand nous en approcherons.

—Je vous le promets, mais nous avons encore un fier ruban de queue à dévider d'ici là. Nous ne serons pas à Rochetaille avant quatre heures du soir. Vous avez peut-être l'intention de vous arrêter au château ?

—Non, mais je quitterai la voiture à Rixvillier.

—Et vous descendrez au *Chevreuil-d'argent* ?

—Oui, puisque c'est la meilleure auberge.

—La meilleure et la seule. Ah ! vous y serez joliment traité, d'autant que je vais vous recommander personnellement à Monique Clerget, et ce n'est pas d'hier que je la connais, la brave femme. Voilà plus de quinze ans qu'elle me verse mon petit verre, trois fois par semaine."

Un sourire moqueur vint aux lèvres de Léon Randal, tandis qu'il répondit, avec l'apparence de la plus complète bonne foi :

—Recommandé par vous, je puis être tranquille !"

Et le jeune Parisien, pour qui la conversation de son compagnon devenait fatigante, maintenant qu'il avait appris ce qu'il voulait savoir, s'accota de son mieux contre la capote de gros cuir qu'un long usage avait rendu luisant, ferma les yeux, fit semblant de dormir d'abord, et, bercé par le bruit monotone des grelots et par les balancements de la voiture, finit par s'endormir réellement.

Vers quatre heures de l'après-midi, une main qui se posait sur son bras le réveilla brusquement, et le conducteur lui dit avec un rire énorme :

—Si vous voulez voir le château de Rochetaille, il n'est que temps d'ouvrir les yeux, mon jeune monsieur, car nous y voici.

—A droite ou à gauche ?

—De votre côté."

Léon Randal se pencha vivement, de manière à ce que tout le haut de son corps se trouvât en dedans de la capote, et il vit la grille massive derrière laquelle s'étendait l'avenue conduisant au château.

Il lui sembla même entrevoir vaguement, sous la voûte épaisse de verdure, les plis d'une étoffe sombre, et la blancheur d'un visage de femme, mais la voiture passa si vite que le temps lui manqua pour acquérir une certitude à cet égard. D'ailleurs, la distance trop grande ne lui aurait point permis de distinguer les traits de cette femme, si véritablement ce qu'il avait cru voir existait.

Il se laissa retomber à sa place et ne prononça plus une parole jusqu'au moment où la diligence s'engagea, au galop de ses trois chevaux, dans la

rue en pente de Rixviller, et s'arrêta devant l'auberge du *Chevreuil d'Argent*.

— Oh ! eh ! dame Monique, cria le conducteur à l'aubergiste, notre ancienne connaissance, que le bruit des grelots et les claquemets du fouet avaient attirée devant sa porte, c'est deux petits verres de votre plus vieux cognac que vous allez me verser aujourd'hui, car je vous amène un voyageur.

Tout en parlant, il saisissait à deux mains la courroie qui gémissait sous l'énorme poids de son corps, et se laissait glisser jusqu'au sol.

— Un voyageur ? répéta Monique Clerget. Et d'où vient-il, ce voyageur ?

— De Paris, rien que ça. Il étudie pour être avocat, et veut manger de vos fritures.

Puis le conducteur jovial ajouta, en baissant la voix et en passant un de ses bras autour de la taille carrée de la veuve :

— Et prenez garde à votre cœur, dame Monique c'est moi qui vous le dis ! Il pourrait bien vous l'enflammer, ce voyageur-là, car il est bigrement joli garçon, et il a des yeux à la perdition des âmes !

— Pas de danger, père Bastien ! répondit l'aubergiste en riant, à mon âge on ne craint plus rien ! on est assurée contre l'incendie !

Tandis que s'échangeaient ces paroles, Léon Randal, à son tour, descendait de la banquette, la cigarette aux lèvres et le lorgnon dans l'œil.

#### XVIII—Léon Randal.

— Eh ! eh ! murmura Monique Clerget en voyant le jeune voyageur s'avancer vers elle, il s'y connaît, le père Bastien ! Pour un joli garçon ! Seulement le je trouve un peu trop mignon.

— Ma bonne dame, demanda Léon Randal à la veuve, c'est vous, je suppose, qui êtes l'aubergiste de céans ?

— Pour vous servir, mon jeune monsieur, répondit Monique avec une belle révérence.

— Pouvez-vous me loger ?

— Toutes les chambres du *Chevreuil-d'Argent* sont à votre disposition.

— Une me suffira.—Pourvu qu'elle soit propre, c'est tout ce qu'il me faut.

— Je vais vous donner la chambre, au premier, sur la rue. C'est la plus reluisante.

— Va pour la chambre bleue ! Je passerai probablement quelques jours ici, peut-être même quelques semaines ; je prendrai mes repas chez vous et je vous préviens que j'aime à bien vivre.

— Soyez paisible, mon jeune monsieur ; vous n'aurez jamais mangé de meilleure cuisine que la mienne.

— A merveille. Faites-moi conduire à ma chambre et songez à mon diner ; je meurs de faim. Dans combien de temps pourrais-je me mettre à table ?

— Mangerez vous seul ? demanda Monique Clerget au lieu de répondre à la dernière question de Léon Randal.

— Est-ce que vous avez une table d'hôte ?

— Non ; mais j'ai un pensionnaire, le docteur Louis Perrin, le médecin du pays. C'est un monsieur très aimable ; il a étudié à Paris comme vous, et je vous certifie qu'il se connaît en petits plats, celui-là. Si vous voulez je vous ferai manger avec lui ; ça vous distraira toujours un peu. Quand on est tout seul, on s'ennuie.

— Est-ce que votre docteur Louis Perrin, ce monsieur très aimable qui a étudié à Paris, possède une clientèle considérable dans les environs ?

— Ne m'en parlez pas, c'est tout au plus s'il peut y suffire. Autant de malades, autant de pratiques ;

on vient le chercher de plus de six lieues. Il a été obligé d'acheter un second bidet pour faire ses tournées.

Et ce docteur si occupé est-il le médecin du château de Rochetaille ?

— Certainement. Mme. la comtesse l'a fait encore appeler pas plus tard qu'il y a deux jours, pour mam'zelle Marthe qui a un gros rhume.

— Allons, répliqua Léon Randal, je vois que, décidément, votre docteur est un homme de mérite, et je prendrai volontiers mes repas avec lui, si toutefois il veut bien le permettre.

— Lui. Il ne demandera pas mieux, j'en réponds ; il aime assez causer et je parie que la fine bouteille de vin de Moselle lui semblera meilleure en votre compagnie.

— Dans ce cas, c'est convenu.

— Vous dinerez à six heures précises.

Monique Clerget appela Marie-Jeanne, elle lui donna l'ordre de conduire le voyageur à la chambre bleue, et elle courut à ses fourneaux ; car, devant satisfaire deux connaisseurs au lieu d'un seul, elle éprouvait le désir légitime de se surpasser.

Le père Bastien, conducteur de la Vosgienne, était reparti depuis longtemps avec sa voiture après avoir absorbé ses deux petits verres.

A six heures précises, l'aubergiste frappait à la porte de Léon Randal, qui vint lui ouvrir.

— Mon jeune monsieur, lui dit-elle, si vous voulez descendre, votre diner est servi.

— Est-ce que le docteur Perrin est arrivé ?

— Non : mais ne songez pas à l'attendre. Vous comprenez qu'il y a des jours où les malades le retiennent plus longtemps qu'il ne faudrait, le cher homme ; il ne rentre quelquefois qu'à onze heures du soir.

Léon Randal descendit et fit largement honneur au diner ; puis, quand le dessert fut servi et que Monique Clerget se présenta pour quêter un tribut de compliments, il lui octroya sans marchander, et il ajouta :

— Vous aviez raison tantôt, ma digne hôtesse ; il est fort triste de manger de si bonnes choses sans prononcer une parole. J'ai comme une indigestion de silence. Donc, si vous n'avez rien de mieux à faire, tenez-moi compagnie pendant quelques instants, et taillons une bavette.

Tailler une bavette !

Monique Clerget ne demandait pas mieux.

(Nos lecteurs connaissent son faible.) Elle s'assit donc sans se faire prier et elle entama l'entretien en ces termes :

— Mais comment que ça se fait, sans vous commander, mon cher jeune monsieur, que, venant de Paris, où vous étudiez pour être juge, vous vous soyez arrêté dans notre pays et vous soyez descendu tout justement dans mon auberge ? car, enfin, vous me faites l'effet de ne connaître, par ici, âme qui vive.

— Voilà ce qui vous trompe ma digne hôtesse, interrompit Léon Randal en riant. J'ai, dans les environs, un ami très intime.

— Ah bah ! s'écria l'aubergiste ; et peut-on, sans indiscretion, vous demander comment il se nomme, votre intime ?

— Parfaitement ! D'autant plus que vous le connaissez sans doute, du moins de nom.

— Jurez-en hardiment, allez. Je connais tout un chacun à plus de six lieues à la ronde. Eh bien ! votre ami.....

— Il s'appelle le baron de Strény.

— Le baron de Strény, répéta Monique Clerget ; je crois bien, que je le connais ! quel bel homme !

Ah ! on le voit assez souvent passer par ici, à cheval, ou bien en calèche, avec Mme la comtesse."

Léon Randal fronça le sourcil, ses narines se dilatèrent, un double éclair jaillit de ses grands yeux sous le réseau de ses longs cils.

Monique Clerget n'accorda pas la moindre attention à ces symptômes orageux, et continua :

"Mais, j'y pense, puisque vous êtes l'intime de M. le baron, comment ça se fait-il donc que vous soyez venu jusqu'ici au lieu de descendre de la Vosgienne au château de Rochetaille, puisqu'il y demeure ?

—Cela vous étonne ? demanda en souriant le jeune homme redevenu parfaitement calme.

—Dame !

—C'est cependant la chose du monde la plus simple. N'ayant pas l'honneur d'être connu de Mme la comtesse, je ne pouvais me permettre de me présenter chez elle.

—Pourquoi donc ça ?

—Je viens de vous le dire. Mme de Kéroual ne me connaît pas.

—Qu'est-ce que ça fait ? Vous êtes l'intime de M. le baron qui est son intime, et vous savez le proverbe : "Les amis de nos amis sont nos amis."

—Le proverbe n'est pas toujours vrai.

—Enfin, ça vous regarde. Mais alors vous ne verrez pas M. le baron si vous ne voulez pas aller au château ?

—Ce n'est point une raison. Rien n'empêchera M. le baron de venir ici.

—Sait-il que vous êtes dans mon auberge ?

—Pas encore ; mais il le saura demain.

—En voilà une surprise pour lui. Va-t-il être content ?

Une nouvelle contraction des sourcils de Léon Randal indiqua clairement qu'il était moins convaincu que Mme Clerget de la vive satisfaction du baron ; mais il ne dit pas un seul mot qui pût trahir sa pensée à cet égard.

L'aubergiste reprit :

"Enfin, le clair de tout cela, pour moi, mon jeune monsieur, c'est que je ne vous garderai pas longtemps. M. le baron viendra vous voir demain ou après demain, j'imagine, et il vous amènera à Rochetaille....."

Un sourire, qui n'était point exempt d'amertume, vint aux lèvres de Léon Randal.

—Ah ! par exemple ! répliqua-t-il, je vous affirme le contraire ! Je ne mettrai jamais les pieds au château de Mme de Kéroual !.....

—On dirait que vous avez quelque chose contre Mme la comtesse.....murmura Monique Clerget, étonnée de la vivacité avec laquelle venaient d'être prononcées ces paroles.

—Moi ?.....Eh ! mon Dieu ! que pourrais-je avoir ?.....Je vous répète que je ne connais pas cette dame.....J'ai même entendu prononcer aujourd'hui son nom pour la première fois.....

—A la bonne heure.....Eh bien, quand vous la connaîtrez, vous ferez comme tout le monde : vous l'aimerez !.....

Ah ! ah ! elle est donc très-aimée dans le pays ?

—C'est-à-dire qu'on l'adore, et je vous prie de croire qu'il y a de quoi : une si brave dame ! si bonne ! si charitable ! riche comme un banquier ! belle comme une madone ! et, avec tout cela, pas plus fière que vous ou moi.....Ah ! le pauvre défunt, M. le comte de Kéroual, était un homme heureux.....et je parierais volontiers une grosse somme que M. le baron ne le sera pas moins que lui....."

Léon Randal fit un soubressaut qu'il ébranla

la table, et que le contenu de sa demi-tasse se répandit presque entièrement sur la nappe.

"Hein ?.....quoi ?.....que dites-vous ?....." s'écria-t-il ; le baron de Strény heureux comme l'était, avant lui, le comte de Kéroual ! A quel titre le serait-il ?

Mme Clerget regarda son interlocuter avec un étonnement profond.

"Ah ! ça, mais.....demanda-t-elle ensuite, vous ne savez donc rien ?

—Rien !.....répondit le jeune homme, non, rien, !.....absolument rien !.....

—C'est étonnant tout de même que vous, l'intime de M. le baron, vous ignoriez encore ce que tout un chacun connaît à l'heure qu'il est ? Il y a donc bien longtemps que n'avez vu votre ami ?

—Oui, il y a longtemps. Mais, si je l'avais vu que m'aurait-il appris ?

Eh ! pardine, la grande nouvelle.....son mariage avec Mme la comtesse."

Léon Randal devint pâle comme un mort.

"Le baron de Strény se marie ! balbutia-t-il, il épouse la comtesse de Kéroual !

—Certainement. Ah ! on ne parle que de cela jusqu'à Epinal, et même plus loin. Les bans ne sont pas encore publiés, mais c'est tout comme. La cérémonie ne tardera guère, vous pouvez m'en croire ; et, si vous êtes encore ici, vous danserez peut être à la noce."

#### XIX.—Visite à Rochetaille.

Monique Clerget s'interrompit brusquement.

"Ah ! ça, mais.....ah ! ça, mais....." s'écria-t-elle en regardant le jeune voyageur, qui semblait chanceler sur son siège, qu'est-ce que vous avez donc, mon cher monsieur, on croirait que vous allez vous trouver mal ?.....

—Ne vous inquiétez pas, je vous en prie, répondit Léon Randal en faisant sur lui-même un effort héroïque, je suis sujet à ces défaillances, elles ne durent que peu d'instant.

—Avez-vous besoin de quelque chose ? Voulez-vous boire un verre d'eau bien fraîche ? reprit le digne aubergiste, ou bien un petit verre de véritable liqueur de la grande Chartreuse ? elle est souveraine, à ce qu'on prétend.

—Non.....merci.....j'ai ce qu'il me faut.

Et le voyageur, tirant de la poche de côté de son pantalon un large flacon de cristal de roche, monté en or et renfermant des sels anglais de la plus grande puissance, l'approcha de ses narines et en aspira les émanations à plusieurs reprises.

L'effet ne se fit point attendre. Au bout d'une ou deux minutes, le visage du jeune homme avait repris sa coloration habituelle ; ses regards, un instant voilés, brillaient d'un vif éclat, et même un sourire se jouait sur ses lèvres ; mais le sourire avait une expression amère plutôt que joyeuse.

"Allons ! allons ! fit Monique Clerget rassurée, je vois que ça va mieux. Est-ce que ça vous prend souvent ces choses-là ?

—Oui, malheureusement.....trop souvent.

—D'où ça vient-il ?

—Comment ça se guérit-il, cette maladie ?

—De la manière la plus simple.....en supprimant le cœur !

—Supprimer le cœur ! répéta Monique Clerget, vous gaussez-vous de moi ? Est-ce que c'est possible ? Est-ce que, sans cœur, on peut vivre ?

—Parfaitement bien, et la preuve, c'est qu'en ce moment, moi qui vous parle, je suis en train de

supprimer le mien, et j'ai l'espoir et la certitude que ce résultat heureux ne se fera plus longtemps attendre. Mais reprenons notre entretien. Vous m'avez appris tout à l'heure une heureuse nouvelle, qui me remplit de joie, car tout ce qui touche au baron de Strény m'intéresse plus que je ne saurais dire, et son mariage doit être pour lui un très grand bonheur.

—Ah ! vous en pouvez jurez hardiment ! Ce n'est pas souvent, je crois, qu'on trouve tant de choses réunies dans une seule femme, car elle a tout, Mme la comtesse, tout absolument ! Elle est belle comme un ange, bonne comme une sainte, et riche, avec cela, comme si on avait besoin d'argent quand on a tant de vertu et tant de beauté.

—Et, demanda Léon Randal, sans doute mon ami intime, le baron de Strény, est très passionnément épris de Mme la comtesse de Kéroual ?

—Vous comprenez bien qu'il ne m'a point mis dans ses confidences, répondit l'aubergiste en riant d'un gros rire. Mais il serait trop difficile s'il n'en était pas amoureux. Pour ma part, je gagerais bien qu'il l'est. Quand il passe, à cheval ou en voiture, avec Mme la comtesse, faut voir comme il se penche vers elle, et comme il lui parle, d'un air si tendre que ça donnerait en vie de se remarier, si on avait l'âge.....

Léon Randal en savait assez long, sans doute, au sujet du prochain mariage de Gontran de Strény, car il rompit brusquement l'entretien en disant à Monique Clerget :

“ J'ai l'habitude de faire presque chaque jour une promenade à cheval.....

—Quand à ce qui est de ça, répondit l'aubergiste, vous ne trouverez rien ici de bien pour un monsieur comme vous. Mais j'ai dans l'écurie *Sabretache* qui est tout à votre disposition.

—Qu'est-ce que c'est que *Sabretache* ? demanda le jeune homme en souriant.

—C'est une vieille jument de réforme qui a servi dans les husards. Je l'ai achetée cent vingt-cinq francs, il y a cinq ans, pour l'ateler à la cariole et me conduire à Epinal quand j'y ai à faire. Elle est un peu poussive la pauvre bête, mais elle trotte encore tout de même. Je vous conseille de vous en arranger, car vous ne verrez dans le village que des chevaux de charrue.

—Va donc pour *Sabretache* ! Avez-vous une selle et une bride, au moins ?

Oui, oui nous avons tout ce qu'il faut.

—Eh bien ! demain j'enfourcherai la hussarde, et nous irons faire un tour ensemble, l'un portant l'autre. Bonsoir, ma chère hôtesse. Je regagne ma chambre.

Léon Randal alluma une cigarette, prit un chandelier de cuivre et monta dans la chambre bleue où l'attendait un lit excellent

Il fit tourner deux fois la clef de la serrure, poussa les doubles verroux de la porte, et, tout en se déshabillant, il murmura :

“ Ah ! tu te maries. Gontran de Strény, et tu te proposes sans doute de m'envoyer après la noce une lettre de faire part ! Ami Gontran, tu comptes sans moi, et ton mariage n'est pas encore fait ! ”

Puis il se coucha et éteignit la lumière, mais il ne s'endormit point sans peine, car pendant des heures on aurait pu l'entendre se tourner et se retourner dans son lit.

Ce soir-là, le docteur Louis Perrin rentra très-tard. Le lendemain matin, appelé à trois lieues de Rixviller pour un cas grave, il partit au point du jour, et, par conséquent, ne déjeuna point avec Léon Randal.

Ce dernier avant de quitter sa chambre, avait

tiré de sa valise un buvard de chagrin vert, amplement garni de petit papier à lettres, glacé et parfumé, et de mignonnes enveloppes.

Il écrivit quelques lignes, traça sur une enveloppe dans le portefeuille qui ne quittait jamais la poche gauche de sa jaquette de velours noir.

Vers midi, Léon Randal, gaillard de frais, tenant de la main droite sa cravache et faisant sonner les éperons d'acier ajustés aux talons de ses bottines, enfourchait dans la cour de l'auberge *Sabretache*, la pacifique jument poussive, un peu surprise de sentir un cavalier sur son dos, vouée qu'elle était, depuis tant d'années, à l'humble condition de cheval de carriole.

Cependant, lorsque les mollettes des éperons s'approchèrent de ses flancs, et lorsqu'elle entendit la cravache siffler à ses oreilles, elle se souvint de son ancien métier, elle secoua son mors quasi-gaillardement, prit des airs coquets, s'encapuchonna quelque peu, fit même une tentative, non suivie de résultat, pour pointer, et partit enfin à un trot qui remplit d'étonnement et d'admiration Monique Clerget, Marie-Jeanne et Jean Claude debout tous les trois sur le seuil de la porte charretière.

En une heure et quart le jeune homme franchit la distance qui séparait le bourg et le château.

A cinquante ou soixante pas de la grille du parc, un bouquet d'arbres assez touffu s'élevait sur la lisière d'un champ.

Léon Randal mit pied à terre, conduisit *Sabretache* dans ce massif, l'attacha à une branche et revint auprès de la grille.

Au moment où il allait l'atteindre ; un homme en sortait, coiffé d'un large chapeau de paille, et portant une bêche sur l'épaule.

C'était Jérôme Pichard, le jardinier beau parleur que nous avons entendu répondre à Péline Rosier lorsqu'elle était venu demander du secours dans la nuit de l'accident.

Nous savons déjà que Léon Randal portait un costume d'une élégante originalité, et que sa tournure était cavalière, aussi Jérôme Pichard le salua-t-il jusqu'à terre.

—Mon ami, lui demanda le jeune homme, cette propriété n'est-elle pas le château de Rochetaille ?

—Oui, monsieur répliqua Jérôme.

Et il se hâta d'ajouter :

—Le château de Rochetaille, appartenant à Mme la comtesse de Kéroual, de qui j'ai l'avantage d'être le jardinier en chef et le serviteur de confiance, dont je m'acquiesce avec soin, zèle, exactitude et mutuelle satisfaction, j'ose le dire.....

—Voilà une avenue magnifique, reprit Léon Randal.

—Tels que vous les voyez, monsieur, ces arbres-là ont cent cinquante ans, et c'est un âge pour des marronniers.

—Le parc me semble admirablement entretenu.....

—L'étant par moi-même, fit Jérôme en se rengorgeant, il ne saurait être que bien distingué, et il l'est, monsieur, j'ose m'en piquer.

—Je suis fort amateur de jardins, continua Léon Randal ; il me serait particulièrement agréable de visiter celui-ci pendant quelques instants, si toutefois vous voulez bien, vous, monsieur, qui êtes le jardinier en chef et l'homme de confiance, m'en accorder l'autorisation.

Jérôme se gratta la tête et parut hésiter.

—Monsieur m'honore, murmura-t-il enfin non sans embarras, ce serait avec bien du plaisir..... mais.....

Une phrase ainsi commencée ne pouvait aboutir qu'à un refus. Léon Randal l'interrompit net en

mettant une pièce de cinq francs dans la main du jardinier, et en disant :

—Vous comprenez, mon brave, que je suis un homme du monde, un homme discret, et que je n'admettrais même pas la pensée de me rendre importun. Expliquez moi donc de quel côté je puis promener mon admiration pendant cinq minutes, tandis que vous irez boire à ma santé cette bagatelle, et, soyez sans inquiétude, je n'abuserai pas de la permission.

Jérôme regarda la pièce de cinq francs d'un air attendri, et la glissa dans sa poche avec recueillement.

—Oh ! murmura-t-il ensuite, il n'y avait pas besoin de ça, on voit bien tout de suite à qui l'on parle. Entrez, monsieur, vous pouvez faire un petit tour. M. le baron est à la chasse, Mme. la comtesse, quand elle est seule, ne va guère souvent plus loin que les bosquets qui sont près du château, autour de la pelouse. Vous ne rencontrerez personne et je vous attends ici pour refermer la grille derrière vous quand vous serez sorti.

—Grand merci, fit Léon Randal en entrant dans le parc et en se disant tout bas :—Gontran est absent, si je pouvais voir la comtesse !

Le meilleur et sans doute l'unique moyen d'arriver à ce résultat, était de se diriger du côté de ces massifs, voisins du château, et que Mme de Kéroual ne dépassait guère, à en croire du moins le jardinier.

Le jeune voyageur voulant éviter d'attirer l'attention sur sa personne, quitta la grande avenue et s'engagea dans une allée latérale qui le conduisit à l'une des extrémités de la pelouse circulaire que nous connaissons. Là, le hasard le servit à souhait, car, non loin de lui, sous une tonnelle, à travers les feuillages éclaircis par l'automne, il aperçut une femme assise.

—Ce doit être la comtesse, pensa-t-il en faisant un crochet pour se rapprocher de la tonnelle et en marchant avec les plus grandes précautions afin détouffer le bruit léger de ses pas sur les feuilles sèches.

(A continuer.)

## PORTRAITS PROPHÉTIQUES DE PIE IX, D'APRÈS NOSTRADAMUS.

### I.

Son origine et ses noms ou marques.—Son élection, son caractère et ses réformes.—La Salette.—Révolution de 1848.—Gaëte.—Restauration.—Gouvernement chrétien.

Jean-Marie, des comtes Mastai-Ferretti, né à Sinigaglia, le 13 mai 1792, fut élu pape le 16 juin 1846. Il avait été évêque d'Imola. Nostradamus nomme 2 fois cette ville, et c'est dans des récits sur Pie IX. Il le désigne, 9 fois par le mot « Lyon », parce qu'il a pour armes le lion. Il l'appelle 2 fois le grand pontife, 2 fois le chef de nef ou de la Barque de Pierre. Sa monarchie est celle du grand pêcheur. Il est le Phénix qui renaît de ses cendres. Comme la France releva, maintint et détruisit le pouvoir temporel de l'Eglise et que protégea et frappa la France en raison de cette conduite, le prophète français et catholique mêle les grands faits de l'Eglise aux grands faits de sa patrie. *L'Histoire prédite et jugée de Pie IX* est disséminée çà et là dans l'œuvre prophétique, mais elle est tout aussi précise, tout aussi limitée que celle des souverains français qu'on voit dans des récits tout au long.

Le jour de son élection, Pie IX écrivit à ses frères : « Dieu a voulu élever ma misère à la plus sublime dignité de cette terre ». Nostradamus avait dit : « L'Eglise sera à sa plus haute et sublime dignité » en parlant de ce pape déclaré infaillible et qui personnifie l'Eglise. Il l'appelle l'abbé de foi qui confirmera ses frères dans la foi. Il dit qu'il joue avec le danger, ayant trop grande foi en la protection de Dieu qu'on ne doit pas tenter. Il dit qu'il tient fort en affirmant de plus en plus son droit au pouvoir temporel et spirituel et que ni la persécution morale ni la persécution matérielle ne peuvent rien sur lui ; qu'il a la force du Lion et la douceur de l'Agneau ; qu'il pleure comme Jésus dont il partagera la mort et que l'abondance des larmes répandue coule sur les maux de l'Eglise et de la société ; qu'il a fait l'impossible pour prévenir ces maux, mais que les révolutionnaires n'ont rien voulu entendre à ses réformes.

La Vierge des Vierges se montra à deux enfants dans la terre qui lui est consacrée, trois mois après l'élection de Pie IX. Elle reprocha à la France d'être redevenue

païenne et de laisser éteindre le feu sacré. Nouvelle Pandore, elle avait en main, dit Nostradamus, la boîte d'où s'échappent tous les maux, et la vigne fut *maîtrisée* ou maudite. Nous verrons que Dieu dans sa bonté multipliera de nos jours les prodiges afin que les élus ne soient pas séduits par les puissances de l'enfer : le dragon ou Louis-Philippe et la bête de l'Apocalypse ou « le second antéchrist qui persécute l'église et son vrai vicairé par moyen de la puissance des rois temporels, qui sont par leur ignorance séduits par langues, qui tranchent plus que nul glaive entre les mains de l'insense. »

Louis-Philippe, augurant mal des réformes de Pie IX, avait dit : « Ce pape me fera tomber... » Il le pria pour la paix italique d'arrêter ses réformes et chercha à mettre la main sur lui. Il redoubla sa persécution sourde à l'égard du clergé de France. Mais, dit l'Apocalypse, les prêtres l'ont vaincu par le sang de l'Agneau et par la parole à laquelle ils ont rendu témoignage. Il n'était pas bien assis, dit Nostradamus dans sa *prophétie d'Orval*, et voilà que Dieu le jette bas. Le romain pouvoir lui fut aussi complètement à bas, ajoute-t-il dans ses Centuries, les révolutionnaires italiens ayant voulu imiter la France en république ; mais des dissensions de toutes sortes retarderont les folies de ces bouffons.

En 1846, la comète Biéla s'était montrée entière, puis s'était partagée en deux. Pareil phénomène n'avait été observé qu'une autre fois, l'an 373 avant Jésus-Christ.

Nostradamus a prédit ce fait en ajoutant que Louis-Philippe, qu'il nomme 3 fois le gros mastin, hurlera après, dans la nuit des révolutions, quand le grand pontife changera de terroir. Pie IX se retira à Gaëte en dehors des Etats pontificaux. Nostradamus, tenant compte des traditions, annonce les comètes dans des quatrains sur la chute des empires ou la mort des souverains.

Après dix-sept ans de règne, Louis-Philippe tomba, et sa chute amena des changements pour cinq Etats. Puis, dans le même temps, fut élu Louis-Napoléon qui ne devait être trop conforme aux Romains révolutionnaires puisqu'il renversa leur République et aux Romains conservateurs puisqu'il voulut leur imposer sa manière de voir en fait de gouvernement : « Je résume ainsi le rétablissement du pouvoir temporel du pape, écrivit-il à Ed-

gar Ney : amnistie général, sécularisations de l'administration, Code Napoléon et gouvernement libéral.»

L'administration temporelle du grand pontife fut telle dit Son Em. le cardinal Mathieu, que, dix ans après le retour de Gaète, la population s'était accrue dans ses Etats du double de ce dont elle s'était augmentée en France durant la même époque. Les impôts étaient modérés, et, cependant Pie IX payait la dette des révolutions de 1831 et de 1848, s'élevant à 200 millions et il retira le papier monnaie. Le budget de 1859 venait en équilibre. En tenant compte de la population de Rome et de Paris, on trouve 5 lits dans les hôpitaux de Rome contre 1 lit dans ceux de Paris. Rome avait 2 pauvres par 8 habitants Paris 1 sur 15. Les écoles primaires, les universités étaient plus fréquentées et sur un meilleur pied à Rome qu'à Paris. Les emplois civils dans ce gouvernement des prêtres étaient remplis par 6,854 séculiers et 124 ecclésiastiques. Il est vrai qu'on ne tolérait pas la licence de la Presse, qu'on faisait respecter la religion et le gouvernement établi, les mœurs publiques et privées ce qui irritait ceux qui voulaient remplacer la loi et règne de Vénus, persécuter l'église de Dieu, dépouiller les saints temples et amener l'enfant à mettre presque à nu sa mère la sainte Eglise.

## II.

Union des deux bêtes de l'Apocalypse.—Pie IX double sa défense.—Guerre d'Italie.—Interdit.—Zouaves pontificaux.—Réunion des Evêques à Rome.—Convention du 15 septembre.—Encyclique et Syllabus.—Les libres-penseurs et le vendredi saint.—Mentana.

La révolution Italienne demanda à la Révolution française de venir l'animer et de la faire parler. On rappela à Napoléon III les serments de sa jeunesse et ses premières armes contre le pouvoir temporel de l'Eglise. Il s'unifia au Piémont durant l'affaire du *Cagliari*.

Pie IX vit le danger que lui faisait courir cette alliance et il doubla sa force contre la Révolution en organisant une armée pontificale à côté de l'armée française d'occupation.

Alors l'empereur marchait droit, faisant choses si haut que Dieu semblait être avec lui. Ne l'avait-il pas protégé au milieu des bombes d'Orsini ? Mais il lui fallut choisir entre le poignard et l'excommunication. Il fit la guerre à l'Autriche pour livrer Rome à ses amis Victor-Emmanuel et Garibaldi. Mars cessa d'être l'allié du Lyon de Pie IX, et le Lyon fut transy de deuil. Le coq piémontais fut reçu dans la monarchie par excellence malgré les écrits de Mgr Dupanloup que Pie IX récompensa en le nommant cardinal *in petto*. La légation des Romagnes avait trompé l'espoir du pontife romain qui comptait sur sa fidélité. A partir de ce moment, l'aigle de France faiblissait et le coq du Piémont prit force. Quand on verra au cerceuil le grand coq, on saura quelle en est la sévérité des jugements de Dieu, parce qu'alors on croira à l'*Histoire prédite et jugée*.

Le 4 mai 1862, j'avais fait le dépôt de la 22 feuille du 11 volume. On y lut : « Les souverains pontifes font usage bien rarement des armes terribles de l'excommunication, et le prophète n'en parle expressément que dans les quatrains 11, 15 et 16, sur la révolution italienne : « Pise, Ast, Ferrare, Turin, terre interdite ». Une comète apparut deux mois après dans la constellation des Gémeaux, le jour de la barque de Pierre Or, ces quatrains portaient : « Castor et Pollus, en nef astre crinite ».

Ce jour-là, Pie IX renouvela l'interdit jeté sur Pise, Ast, Ferrare et Turin, qui, appartenant à divers Etats, ne formaient plus qu'une terre sous le sceptre de Victor-Emmanuel. Le parlement de Turin venait de voter un emprunt de 500 millions parce les armements de terre et de mer avaient vidé le trésor public. Ces deux quatrains disaient encore : « L'orain public par terre et par mer vidé ». Les Garibaldiens étaient maîtres du royaume des Deux-Siciles, et ces quatrains portaient : « Naples, Palerme, Sicile, Syracuse, nouveaux tyrans ». Le premier de huit vers déclare que les événements qui suivent au-

ront lieu. « Un peu devant monarque trucidé ». Le roi d'Italie est condamné à mourir tôt comme celui dont il est dit : Empereur tout mort sera condamné ». C'est la guerre d'Italie qui cause encore cette autre condamnation. Dieu, pour qui le temps n'est rien, frappe *tôt*, lors même que le châtement tarde à paraître.

Le danger augmentant, Pie IX appela à son aide La moricière qui forma l'armée des zouaves pontificaux. Plusieurs de ces soldats, venus de divers côtés, sont de haute naissance, tous sont braves. Comme les Lotophages, ils perdirent le souvenir de leur patrie pour avoir mangé du fruit de l'arbre de vie, car ils ne tinrent compte des arrêtés de Napoléon III qui leur ôta leur nationalité. Ils furent le sel de la terre que rien n'affadit. Confiant en la parole de l'empereur de s'opposer par la force à l'entrée des Piémontais sur le territoire pontifical, ils attaquèrent les envahisseurs à Castelfidardo, et furent écrasés sous le nombre. Nostradamus leur avait crié dans sa sollicitude : « Gardez les monts Apennins passer, Votre tombeau près de Rome et d'Ancône ». Après, il les couvre des bénédictions dont Balaam couvrit le camp d'Israël et les met en garde contre le piège que la Révolution devait leur tendre d'après le conseil de Balaam au roi de Moab : La vierge moabite pénétra dans la tente des Israélites que Dieu frappa alors.

Après avoir fait appel à la force matérielle, Pie IX fit appel à la force morale. Il réunit à Rome les évêques de la catholicité. Le cardinal Wisemann, le vieux chef britannique, en faveur de qui Pie IX avait rétabli la hiérarchie orthodoxe en Angleterre, rédigea l'adresse des Evêques au Pape. Ils déclaraient que la résistance de Pie IX à ne pas abandonner le pouvoir temporel lui méritait la reconnaissance de l'Eglise entière. Garibaldi réclamait en ce moment-là même la capitale de l'Italie au cri de *Rome ou la mort*. Mais, en présence de cette manifestation du monde catholique, Napoléon prit l'engagement de protéger le reste des Etats de l'Eglise contre les Garibaldiens en employant sa phalange aquilée ou l'armée du Lyon ou des zouaves pontificaux. Victor-Emmanuel suffisait à la tâche. L'empereur l'obligea à traiter d'une façon décevante Garibaldi : clarté fulgure à Lyon apparente, lui-même du plus vif éclat par son entrée à Melito et qui s'éteignit subitement à Aspromonte. L'empereur fit alors la convention du 15 septembre 1864 avec le *Roi d'Italie* et, seul avec lui, il disposa du Pape et de l'Eglise. Dieu montra aussitôt qu'il commande à la nature et qu'il veut être pour beaucoup dans le gouvernement des hommes : « En Campanie sera si longue pluie, et en la Pouille si grande siccité, Coq verra l'aigle l'aisle mal accomplie, Par Lyon mise sera en extrémité. » L'interprétation, donnée à ce quatrain dès 1861, fut pleinement justifiée. Dans le temps où l'on met la *terre en labour*, il y eut en Italie et en France, des inondations aussi longues que terribles. Quand la *terre fut empouillée*, c'est-à-dire couverte de ses fruits, il y eut une sécheresse sans exemple. Entre ces deux faits météorologiques qui se partagèrent l'année, le Pape avait répondu à la Convention par l'Encyclique et le Syllabus du 8 décembre ; le ministre des cultes le 1 janvier suivant, avait interdit la publication de ces pièces, les Evêques avaient passé outre ; et le coq du Piémont vit que l'Aigle de France ne battait plus que d'une aile aux yeux mêmes de ses sujets, mise qu'elle était en cette extrémité par le Lyon de Pie IX. M. de Persigny dit alors à l'adresse des conseillers du Pape : « Si vous faites la faute de pousser les choses aux dernières extrémités ; si, au lieu de vous entendre avec l'Italie, vous poussez le Pape à un nouvel exil, le clergé français ne vous suivra pas dans cette aventure ». Nostradamus fait allusion à cette parole de M. de Persigny. Il avait fait allusion à deux autres paroles de M. de Morny : « Quand nous aurons fait une trouée à travers le cercle compacte qui entoure le Saint-Père, croyez-vous que la raison n'aura pas fait un grand pas ? ». Nostradamus avait dit : O vaste Rome, ta ruine s'approche, Non de tes murs, de ton

sang et substance, L'aspre par lettres-Napoléon-dont les lettres du nom signifient, en grec, l'*Exterminateur*-fera si horrible coche, Fer pointu mis à tous jusques au manche". M. de Morny dit encore à l'occasion de la conduite de l'empereur envers le Pape : " L'opinion en France, ressemble à ces lames d'acier que l'on courbe et dont la pointe vient toucher la garde, mais qui, dès qu'on les lâche, redeviennent rigides et reprennent leur direction première " Nostradamus avait dit pour le même fait : " Le peuple le faisant aller droit et ne voulant se condescendre à eux -au peuple, mot collectif - par le bout opposite de la main aiguë touchant terre, voudront stimuler "

• Des manifestations plus impies encore que ridicules répandaient à ces manifestations plur religieuses encore qu'importantes au point de vue social. Les libres-penseurs se réunissent pour manger de la viande le jour du Vendredi-Saint. Le chef d'une religion qui prescrit la loi d'abstinence pour tous les temps, pour tous les lieux, perdra le pouvoir temporel et la vie ; mais auparavant les amis qui mirent tout en commun contre lui, au début de la guerre d'Italie, se seront divisés à son sujet. Victor-Emmanuel aura fait tirer sur son ami Garibaldi à Aspromonte, et Napoléon III fera tirer sur ses deux amis, à Mentana.

L'empereur retira ses troupes de Rome. Pie IX, qu'on menaçait de Garibaldi, ne parla pas encore de s'entendre avec le *roi d'Italie*. Exaspéré par la fermeté du Pape et l'hostilité ouverte des catholiques français, l'empereur voulut en finir avec la *question romaine*. Garibaldi est lâché sur Rome ; on le retient après, pour tromper le public. Il s'échappe ; des soldats de l'armée piémontaise viennent en grand nombre le joindre avec armes et bagages, parce que ces bandes seules n'auraient pu tenir devant les soldats du Pape. L'empereur vient jouer, lui aussi comme Victor-Emmanuel, un double jeu sur la scène. Il donne ordre à sa flotte d'aller au secours de Pie IX. Il rappelle sa flotte sous prétexte que Victor-Emmanuel, arrête Garibaldi. Voici qu'on apprend que celui-ci est aux portes de Rome. Partez donc ! crie l'empereur à ses soldats qui arrivent plus tôt qu'il ne pensait, juste à temps pour prendre part à la bataille de Mentana, engagée depuis plusieurs heures. Le grand neveu déclara qu'il n'avait pu laisser déchirer une Convention signée du nom de Napoléon. Il prouva ainsi que ce pacte de Victor-Emmanuel avec la Révolution, de donner Rome pour capitale à l'Italie, avait été fait de cœur pusillanime ; il arrêta, à Mentana, Garibaldi, le *supremo duce d'Italia*, et mit fin à la pantomime qu'il jouait lui-même au soir de sa vie. Ses troupes resteront à Rome jusques la fin de l'Empire.

### III.

Concile.—Entrée des troupes piémontaises à Rome.—Mort de Victor-Emmanuel.—Mort de Pie IX.

La liberté des enfants de Dieu allait être enchaînée pour un temps, et les ennemis de l'Eglise disaient que le Christ descendrait pour toujours dans le tombeau de Pie IX. Celui-ci mit à profit les dernières heures de la liberté de l'Eglise et pourvut aux nécessités éventuelles qu'elle éprouverait quand elle ne pourrait plus communiquer avec son chef : " Le mouvement de sens, cœur, pieds et mains Seront d'accord ; Naples, Lyon, Sicile ; Glaives, feux, eaux, puis au nobles Romains ; Plongez, tuez, mort par cerveau débile."

En 1861, j'ai surmonté des chiffres. III. IX. II. I, ce quatrain, le premier d'un récit en 28 vers sur la Révolution italienne et les événements de France à cette époque parce que j'y voyais dès lors ceci : Du vivant de Napoléon III, Pie IX, Victor Emmanuel II et Garibaldi -I- un même mouvement entraînera vers le lion de Pie IX les diverses parties du corps de l'Eglise. Une manifestation des divers membres de la bête sortie de la mer ou de la Sicile -en 1848- se produira à Naples dans le même temps -l'Anti-Concile-. A Rome, il y aura accord, et à Naples

aussi, mais là uniquement dans la volonté de détruire par tous les moyens, sous la conduite de Garibaldi, ce que la Capitale du monde chrétien renferme de noble.

Le vainqueur de Buffalorre, fourbe habillé en vilain, avait donné la plus grande partie de la barque de Pierre au *roi rouge* et l'avait reconnu roi d'Italie. Les traîtres continuaient à s'avancer dans l'ombre : tout à coup, le grand neveu qui allait être pris à Sédan écrivit à son ami : Donnez-moi 100,000 hommes pour combattre la Prusse votre alliée, et je vous livrerai le Pape. Ses troupes, retirées en toute hâte de Rome, ne le rendirent pas victorieux et ne consolidèrent pas son Empire. La République fut proclamée en France ; elle l'aurait été bientôt dans l'Italie entière si Victor-Emmanuel n'avait donné un nouveau gage à la Révolution en faisant rentrer ses troupes à Rome. Le prophète dit qu'il gouvernera quelque peu bien durant quatre ans, à partir de la bataille de Mentana, et déclare qu'en passant sur l'armée pontificale pour sauver la personne du Pape, et arrêter la Révolution il ne fera ni bien ni mal, que cet événement ne doit pas le rendre aussi odieux que possible ; et pour rendre son jugement acceptable, il ajoute : que celui qui est *roi à Florence* verra ce qu'il y a en Italie se révolter contre lui ; que Florence tiendra pour mauvaise sa conduite et qu'il sera blessé de nuit sur mulet à noire housse.

Nostradamus dit ailleurs dans un long récit sur le temps présent : " Chef de Fossan -Fossano, v. du Piémont ; *Faux, faucis*, gorge- aura gorge coupée Par le docteur du limier et levrier, Le faict patré -accompli- par ceux du mont Tarpée -ceux qui précipiteraient du haut de la roche Tarpéienne les rois et les empereurs -, Saturne en Leo treizième de février -quand Henri V reviendra du vivant de Pie IX, lui dont l'existence a été révélée le 13 février 1820 par son père mourant assassiné- ". Voilà 13 ans que j'ai affirmé que Pie IX survivra à Victor-Emmanuel. A cette époque je nommais 13 personnes comme devant survivre à l'empereur. Elles vivent encore. Le Lyon de Pie IX sera mal consolé par le retour d'Henri V. Il verra bien dans ce retour le triomphe prochain de l'Eglise ; mais ce retour précipitera sa perte personnelle.

Pie IX est aujourd'hui dans l'Etat où je le voyais dès 1858 : " Lui seront ostez les deux glaives et ne lui demeurera que ses enseignes. " On vient de lui ôter les deux épées dont s'armèrent les apôtres pour leur défense personnelle quand Jésus allait être livré à ses ennemis. Il ne lui reste que ces enseignes dont le roi d'Italie vient de dire, en recevant le résultat du plébiscite des mains de la junte romaine -12 octobre 1870- : « Environez de respect le siège de cet empire spirituel qui ignore ses enseignes pacifiques là même où les aigles romaines n'étaient pas arrivées » Mais le prophète ajoute : « Et sera le chef et gouverneur jetté du milieu et sera mis au lieu de l'air. » Jésus a dit : « Quand je serai élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. Au milieu d'un long récit en 40 vers sur l'état où Napoléon III a mis le monde et l'Eglise, on voit que *les villes d'Italie s'uniront pour élever par haine la croix du Pape* Dans un autre récit en 32 vers sur la révolution italienne, on voit qu'en mourant Pie IX prouvera la soif du Crucifié. Une comète apparaîtra vers le septentrion non loin du Cancer, et la nuit où elle disparaîtra Pie IX mourra. Le capétien traversera alors la Nerthe entre Marseille et Avignon. Dix envoyez auront mis à mort le chef du nef.

L'agneau de Dieu sera vu de nouveau sur la montagne de Sion -*Apoc.* chap. XIV-. Il faut toujours une victime pure entre toutes pour désarmer la colère de Dieu.

Que le lecteur ne perde pas de vue que ces *Portraits* n'auraient donner une idée de la prophétie de Nostradamus. La Révolution italienne et la Double restauration du trône, en France et à Rome, forment dans les *Lettres du grand prophète*, 2 récits tout au long, l'un en 32 vers, l'autre en 52, comme celui du soldat-empereur. Maintenant, ces récits vident leur force décapitée par les détails dispersés çà et là qui viennent s'y adapter par le grand secret d'interprétation.

## PHYSIOLOGIE DU TABAC.

(Suite.)

On vend le tabac à chiquer par pelotes faites avec des feuilles ajoutées les unes aux autres et liées fortement par la fermentation et les ingrédients qu'on emploie.

**FIGES DU BRÉSIL.** — On a donné le nom de *Figues du Brésil* à de petits chicotins de tabac qu'on soumet à une forte pression. Ces figes ne sont pas bonnes que pour chiquer; leur saveur est forte, âcre, enivrante; les marins qui font les voyages au long cours s'en servent pour se préserver du scorbut. Pour un Européen qui n'aurait pas subi le baptême du tropique, le remède serait pire que le mal.

## ENNEMIS DU TABAC.

Si les nombreux détails que nous avons trouvés sur les premiers triomphes du tabac ne nous avaient pas paru trop longs et inutiles, nous aurions pu facilement décrire en style pompeux l'apothéose de cette plante divine. Les peuples de l'Europe l'accueillirent avec enthousiasme, avec amour, avec frénésie. Cependant l'usage ne se répandit pas paisiblement et sans contestations; il rencontra une foule d'adversaires dans des écrivains plus ou moins célèbres, et dans des gouvernements acharnés à le proscrire. Plusieurs rois se liguerent contre lui, et en défendirent l'usage sous les peines les plus sévères.

A la tête des ennemis jurés du tabac, figure Jacques 1<sup>er</sup>, roi d'Angleterre et primitivement roi d'Ecosse, sous le nom de Jacques VI. Ce prince d'une humeur très-pacifique, et livré à la funeste influence de Buckingham, son favori, possédait dit-on, une grande instruction, et aimait beaucoup à discuter, ce qui lui fit donner par ses flatteurs, le surnom de *Salomon de l'Angleterre*. Ce pauvre roi prit la chose au sérieux, et se mit à tourmenter l'Apocalypse dont il ne découvrit pas les sens: il n'en était pas capable, ni moi non plus.

Pour se remettre de la terreur panique causée par la *conspiration des poudres* qui faillit le faire périr avec le parlement tout entier, il employa ses loisirs royaux à composer une virulente diatribe contre le tabac, dont l'usage était devenu très-commun en Angleterre, depuis l'importation de cette plante par sir Walter Raleigh, sous le règne d'Elisabeth. La satire de Jacques 1<sup>er</sup> est écrite sous l'inspiration de la colère et de l'intolérance: elle fit peu de sensation, et les priseurs et les fumeurs n'en continuèrent pas moins à se livrer à leur plaisir favori. L'antipathie du roi Jacques contre le tabac porta malheur à ce prince. Son fils Charles 1<sup>er</sup> mourut sur l'échafaud, et son nom est en exécration chez les priseurs, les fumeurs, même chez les marins, fanatiques partisans de la *chique*.

**LE SULTAN AMURAT IV.** — L'empereur des Turcs, Amurat IV, jeune débauché qui, au mépris des préceptes du Coran, permit l'usage du vin, et fut lui-même un ivrogne renommé, frappa le tabac de proscription. Il avait fait, dit-on, de vains efforts pour s'habituer à fumer, il ne voulut pas avoir un démenti en face de ses courtisans, et pour sauver son amour-propre, il porta les peines les plus sévères contre les priseurs et les fumeurs. Les délinquants recevaient cinquante coups de bâton sur la plante des pieds comme premier avertissement, et en cas de récidive, on leur coupait le nez.

Barbare sultan! impitoyable tyran! couper le nez d'un pauvre priseur, parce qu'il avait la passion de loger dans ses narines du tabac réduit en poudre!

Le ciel punit Amurat IV de cet acte de despotisme; il

abrégé ses jours, car le jeune sultan après s'être emparé de Bagdad sur les Persans, mourut subitement à l'âge de 31 ans.

**LE SHAH SOPHI DE PERSE.** — Le grand Sophi, souverain des Persans qui avait la fatuité de s'appeler pompeusement le *centre du monde*, se montra aussi ennemi acharné du tabac. Non moins cruel que son collègue le sultan Amurat IV, il infligea les plus grands châtimens aux fumeurs et aux priseurs.

Ainsi tout homme qui était surpris une pipe ou un cigare à la bouche, avait la lèvre supérieure coupée, et était ainsi réduit à faire pendant toute sa vie une fort laide grimace.

Tous les nez convaincus d'avoir humé une prise de tabac, pour se procurer une innocente titillation, un chatouillement inoffensif, tombaient sous la hache du bourreau.

Pour l'honneur des populations chrétiennes, ces atrocités se commettaient en Orient et chez les mahométans. Les rois d'Occident sa montrèrent beaucoup plus tolérants, et si quelques-uns proscrivirent le tabac, ils n'eurent jamais recours aux supplices pour effrayer les priseurs et les fumeurs.

**LE TZAR DE RUSSIE, PERSÉCUTEUR DES FUMEURS.** — Michel Fédérowitch, empereur de Russie, qui fonda la maison de Romanov, en 1613, rendit d'importants services à son peuple, surtout en faisant brûler tous les titres de noblesse, voulant qu'à l'avenir les distinctions ne fussent accordées qu'à la vertu. Mais ce prince protecteur des privilèges nationaux, se montra toujours ennemi des fumeurs, parce que, dit-on, il ne put s'habituer à la pipe, Il cherchait un prétexte plausible pour donner essor à son antipathie, lorsqu'un accident désastreux vint tout à coup en aide à sa vieille rancune.

Dans les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle, le tabac avait déjà étendu son empire en Europe, en Asie, en Afrique; on fumait du nord au midi, de l'orient à l'occident. Le tabac fut surtout accueilli favorablement par les peuples septentrionaux, qui trouvèrent dans la fumée de la pipe un puissant préservatif contre les brouillards et la rigueur du climat.

En Russie, le nombre des fumeurs s'accrut si rapidement, que l'autorité fut alarmée des envahissements du tabac. Mais on n'osa pas d'abord le proscrire; on se contenta de classer les fumeurs dans la catégorie des suspects.

Sous le règne de Michel Fédérowitch, la passion de fumer était si grande, que les dames moscovites s'en mêlèrent, et se mirent à fumer dans d'élégantes et longues pipes qu'elles ornaient de tous les agréments et de tout le luxe de la coquetterie la plus recherchée. Cette passion fut poussée au point que les grands seigneurs et les bourgeois s'endormaient la pipe à la bouche. Cette imprudence porta un coup funeste au tabac. En effet, un infortuné fumeur ayant laissé tomber sa pipe en s'endormant, elle communiqua le feu à quelques meubles, la maison et le fumeur devinrent la proie des flammes; et l'incendie se propagea avec tant de fureur, que plusieurs quartiers furent entièrement consumés.

L'empereur irrité de ce désastre, profita de cette occasion pour frapper le tabac d'interdiction. Un ukase annonça à tous les Moscovites, que tout homme convaincu d'avoir fumé recevrait, sur la plante des pieds, 60 coups de bâton. Que tout priseur aurait le nez coupé.

Cette terrible menace eut son effet immédiat; on ne fuma plus, on ne prisait plus de quelques années. Mais à l'avènement de Pierre-le-Grand, on reprit les pipes, et l'histoire moscovite ne fait plus mention d'incendies occasionnés par les fumeurs.

Il n'est rien de parfait ici bas, et les meilleurs choses ont leur mauvais côté. Le tabac, de même qu'il trouva des apologistes enthousiastes, eut aussi des détracteurs. Les facultés de médecine de Paris et de Montpellier tonnèrent contre la *nicotiane*, et la dénoncèrent à l'opinion public, comme un poison des plus violents. Plusieurs docteurs, attardés dans l'étroit sentier de la routine, écrivirent aussi contre le tabac; et nous avons trouvé des milliers de brochures plus virulentes les unes que les autres, hérissées de citations et d'arguments ridicules.

Un médecin italien nommé Pauli, se fait surtout remarquer par l'outré de ses opinions burlesques. Rien ne lui coûte pour calomnier le tabac, dont il est l'adversaire acharné. Il professe principalement une horreur insurmontable contre la pipe, et la haine de la fumée l'aveugle au point de dire qu'il a vu le crâne d'un fumeur, que la fumée du tabac avait rendu tout noir. De pareilles absurdités ne méritent pas l'honneur d'une sérieuse réfutation.

Un praticien nommé Borri, qui s'affuble, probablement à tort, du titre de docteur, mérite aussi par l'excentricité de ses diatribes d'être classé parmi les ennemis du tabac. Ce soi-disant docteur, dans une lettre qu'il écrit à un de ses amis nommé Bartholin, assure avoir connu un priseur dont la *nicotiane* avait tellement desséché le cerveau, qu'en faisant l'autopsie, on n'y trouva plus qu'un grumeau noir, composé de membranes.

Nous ignorons si le chirurgien Borri avait le cerveau humide ou desséché; mais tout nous porte à croire que sa boîte crânienne était vide de raison et de science.

La guerre devint acharnée, elle a été longue puisqu'elle dure encore.

Un certain Levus composa une thèse contre le tabac à praiser et le tabac à fumer, intitulée :

*Non ergo alicui bono tabaco-copia per os et nares.*

Le célèbre Fagon, médecin de Louis XIV, écrivit aussi contre le tabac une longue thèse.

En 1699, il s'éleva une querelle des plus violentes entre les médecins français au sujet du tabac. Les zélés admirateurs des prodigieux effets de la *nicotiane*, suivant les errements de leurs devanciers, lui attribuaient beaucoup plus de vertus qu'elle n'en a réellement. Le camp opposé la proscrivait d'une manière absolue, et disait hautement que c'était un poison qui usait rapidement les nez les plus coriaces et les poitrines les plus fortes. Fagon, médecin de Sa Majesté Louis XIV, était porte-étendard. Ce célèbre docteur, despote dans ses opinions comme dans sa manière de soigner les malades, ne voulut entendre aucune raison, et publia plusieurs mémoires dans le but de détourner les gens de robe de praiser, les soldats et les marins de fumer. Ces diatribes ne produisirent pas l'effet que l'orgueilleux médecin en avait attendu, on prisait et on fuma de plus belle; Fagon put dire avec autant de raison que saint Jean Baptiste : *Vox clamantis in deserto* : je suis la voix de celui qui crie dans le désert.

Cependant il ne se tint pas pour battu; il revint à la charge, et publia une thèse intitulée :

*Ergo ex tabaci usu vita brevior... Donc par l'usage du tabac la vie est plus courte.*

Cette thèse trouva quelques admirateurs parmi les praticiens de la cour; mais les personnes sages n'en firent aucun cas, et la victoire resta au tabac.

Vers le même temps un autre docteur, nommé Poirson, fit annoncer dans tout Paris qu'il soutiendrait une thèse en faveur de la *nicotiane*, dans la grande salle de l'Académie de médecine, et défia ses confrères à un combat à outrance de syllogismes, de dilemmes et d'épigrammes.

Le médecin royal regarda l'annonce de cette thèse comme une injure personnelle; il aurait bien désiré répondre lui-même au défi qu'on lui avait jeté; mais, par un hasard des plus malencontreux, Sa Majesté se trouva ce jour-là indisposée, et Fagon ne pouvant quitter Versailles, envoya un de ses acolytes, nommé Barbin, pour tenir son lieu et place.

Il y avait affluence à l'Académie de médecine, tout ce qu'on comptait à Paris de docteurs, de chirurgiens et même d'apothicaires s'y trouva réuni.

Le champion du tabac argumenta longtemps avec une éloquence, une volubilité de paroles qui mit ses adversaires dans l'impossibilité de lui faire la moindre objection.

Barbin, fier de représenter en cette circonstance le médecin du roi, se leva tout à coup avec impatience, et interpella l'argumentateur d'une voix tonnante. La lutte commença: le champion du tabac résista opiniâtrement, et la victoire était indécise lorsque Barbin, qui depuis un quart d'heure reniflait d'énormes prises de tabac, ferma sa tabatière avec grand bruit; son antagoniste s'en aperçut et s'écria avec un accent de joie indicible :

— Maître Barbin, vous argumentez contre le tabac... Vous calomniez cette plante divine et vous ne faites pas attention que vous prisez comme un gentilhomme Lorrain.

Cet à propos du docteur Poirson souleva dans l'assemblée un tonnerre d'applaudissements; on se moqua de de Barbin, on fit mille plaisanteries sur sa tabatière, qu'il avait eu l'imprudence de montrer, et le champion du tabac eut les honneurs de la journée.

Le soir on parla beaucoup de cette aventure au souper de Louis XIV, qui raila son médecin Fagon. Inutile de dire que le docteur en chef fit congédier le lendemain son maladroît acolyte.

Qu'en dites-vous, docteur Boussiron? et vous supposés entêtés de la docte cabale? Ce triomphe du tabac n'est-il pas accablant pour la mémoire de vos devanciers et pour vous-même? Nous pourrions, à l'exemple de Poirson, vous dire : *Vous prisez et vous fumez*, docteur Boussiron; vous calomniez votre bienfaiteur! Mais il est un moyen que nous préférons aux arguments, c'est de placer sous vos yeux (le dessin se prêtant à ce genre de raisonnement) : le geste significatif que nous fit un des nombreux ouvriers de la régie, auquel nous demandions son opinion sur votre brochure.

FUMEURS ET PRISEURS EXCOMMUNIÉS. — L'envahissement du tabac fut prompt, rapide et universel; du temps même de Nicot, qui l'importa en France; les cardinaux de Saint-Croix et Nicola Ternabu qui en dotèrent l'Italie, tout le monde fumait et prisait en Europe. On fumait jusque dans les églises.

Le pape Urbain VIII, qui avait vu avec déplaisir l'usage de la *nicotiane* se répandre dans les Etats romains, anathématisa cette plante, ceux qui en savouraient la fumée et en humaient la poudre avec délices.

Par une bulle datée de l'année 1604, ce souverain pontife excommunia toutes les personnes qui fumeraient dans les églises, disant que c'était un indigne sacrilège. Les foudres du Vatican effrayèrent les fumeurs timides, mais comme la nature humaine se sent toujours entraînée vers le fruit défendu, la pipe reprit bientôt son empire, et les marchands de tabatières firent fortune.

Les évêques, à l'imitation du saint pontife, voulurent aussi proscrire le tabac dans leur diocèse. Des moines prêchaient publiquement contre la *nicotiane* et en parlaient comme d'une herbe envoyée par le démon pour ensorceler les fidèles. Le peuple, n'osa, pendant quelque temps, fumer ni praiser. Mais la noblesse et le clergé ne jugeant pas à propos de sacrifier à des craintes ces puérites, un plaisir d'autant plus vif qu'il avait l'attrait de la nouveauté, continuèrent à se livrer à leur passion pour le tabac.

(A continuer.)

## LES MORMONS.

(Suite et Fin.)

Le grand lac Salé (ainsi nommé pour la nature de ses eaux saturées de sel) est situé entre le 40° 40' et le 41° 40' de latitude nord; il s'étend en longitude du 112° au 113°. Une chaîne de hautes montagnes borde sa rive orientale; mais entre le lac et les premiers escarpements se trouve une plaine bien arrosée qui se lie par une pente insensible à des vallées, perpendiculaires à la chaîne. Dans la plaine et dans les vallées, la culture est facile au moyen d'irrigations, et le sol d'une fertilité prodigieuse. De l'autre côté du lac s'étend un désert immense, absolument dépourvu de végétation. Le sol se compose d'une couche d'argile recouverte d'une croûte de sel. Pendant la saison des pluies il se change en un marécage infranchissable; en été on peut le traverser, même avec des voitures légères, mais à la condition de porter l'eau, le bois et le fourrage. Il est facile de voir que ce désert est une partie desséchée du bassin occupé autrefois par une vaste mer intérieure, dont la situation offre plus d'une analogie avec la mer Morte. Le grand lac Salé lui-même tend à se dessécher. Il est peu profond, et quelques unes de ses nombreuses îles se lient au continent pendant la sécheresse. Il reçoit à son extrémité sud les eaux douces du lac d'Utah, portées par un canal naturel d'une vingtaine de lieues. Les Mormons, frappés des rapports qu'offre leur patrie avec la Palestine, ont appelé ce canal le *Jourdain*. Les îles très-hautes du lac Salé et les montagnes sont couvertes de bois, et de leurs flancs sortent une infinité de sources thermales de toute espèce. Cette chaîne renferme encore en abondance du fer et de la houille. Avec du fer et de la houille tout est possible à l'homme.

La prospérité des Mormons n'a fait que croître depuis qu'ils se sont établis à l'ouest des montagnes Rocheuses. Licencié après la paix faite avec le Mexique, leur bataillon traversa la Nouvelle-Californie pour gagner Deserèt, et c'est, dit-on, à ce détachement qu'est due la découverte des terrains aurifères. Un instant, quelques-uns des Mormons cédèrent à l'entraînement général qui y poussait les aventuriers de tous les pays; mais bientôt, à la voix de leur prophète, ils regagnèrent les bords du lac Salé et ne pensèrent plus qu'à cultiver leurs champs. Aujourd'hui leur ville est une station de ravitaillement pour la foule des Gentils qui se porte aux *placers* ou qui en revient, et ce passage continuel n'a pas peu contribué au rapide accroissement de Deserèt. Les saints approvisionnent les chercheurs d'or, et la légende d'Esau vendant son droit d'aînesse pour un plat de lentilles prouve que le métier de pourvoyeur est des plus profitables. L'hôtel des monnaies de Deserèt frappe des dollars et des doubles dollars d'or, et s'il fallait s'en rapporter aux récits des voyageurs, les caisses de l'église nouvelle regorgeraient de ce vil métal. Je lis dans une relation que la présidence a mis de côté quatre-vingt-quatorze mille quatre-vingts onces d'or pour les indemnités de route à distribuer aux apôtres envoyés parmi les Gentils, et aux Mormons manquant de ressources pour obéir à la loi qui prescrit le rassemble-

ment *littéral* d'Israël. Rabelais a laissé cet aphorisme : qu'il faut mentir toujours par nombre impair. Il se peut qu'on ait un autre système au delà des montagnes Rocheuses; pourtant on ne peut s'empêcher de croire que la présidence est au-dessus de ses affaires et qu'elle a de l'argent de reste, quand on lit dans le *Deserèt-News* c'est le *Moniteur* du pays) que les *Anciens*, réunis en conférence le 17 septembre 1852, ont fait partir quatre-vingt-dix-huit missionnaires à la fois pour les *quatre coins du globe*. Chez les Mormons un missionnaire ne se met pas en route comme nos premiers apôtres avec un bâton et une besace. Les leurs voyagent en *gentlemen* et partent munis de bonnes lettres de crédit. Il est évident que ces quatre-vingt-dix-huit missionnaires exigent des frais de route assez considérables. Dix sont dirigés sur différents Etats de l'Union; six sont expédiés aux colonies anglaises des Indes occidentales; quarante-deux pour les Iles-Britanniques; huit pour l'Allemagne; deux pour Gibraltar, que je soupçonne d'aller perdre leur temps en Espagne; un en Danemarck; trois en Norvège; neuf dans l'Inde; trois en Chine; deux à Siam; trois au cap de Bonne-Espérance; neuf en Australie; neuf aux Iles Sandwich; un en France. Il semble que les Anciens ne comptent pas sur une forte moisson d'âmes dans ces pays; cependant le *Livre de Mormon* a déjà été traduit en plusieurs langues, ainsi que plusieurs numéros de l'*Etoile de Deserèt*, publication religieuse à l'usage des sectaires.

*Ab ungue leonem.* Il est incontestable que la colonie d'Utah a fait et fera des progrès gigantesques comme toutes les jeunes sociétés du nouveau monde. Un médecin anglais a remarqué que les employés de la banque qui deviennent fous n'oublient jamais l'arithmétique: il paraît que les Américains peuvent le devenir sans cesser d'être les faiseurs d'affaires les plus intelligents du monde. Peu après leur arrivée au lac Salé, les Mormons ont demandé au congrès que le pays colonisé par eux fût annexé à l'Union en qualité de *territoire*, et bien avant que le gouvernement fédéral eût pu statuer sur cette demande, les envoyés de Deserèt recevaient des instructions nouvelles pour réclamer cette annexion, non plus comme *territoire*, mais comme *nouvel Etat* de la fédération américaine. Leur population actuelle leur donne, disent-ils, un droit incontestable à ce titre très-important pour eux, car en l'obtenant ils acquièrent le pouvoir de se donner telle constitution qu'il leur plaira. Leurs prétentions seront-elles admises? J'entends dire qu'elles rencontreront une opposition assez vive, et que le gouvernement fédéral a des sujets de plaintes contre les sectaires. J'ai lu dans un journal américain, il y a quelques mois, un rapport curieux de deux juges fédéraux envoyés de Washington à Deserèt pour établir dans la capitale des Mormons une cour de justice. Ces magistrats apportaient de l'argent pour l'installation de leur tribunal. Ils disent que l'argent a été encaissé et qu'on ne les a pas installés; que lorsqu'ils ont rendu des arrêts, personne n'en a tenu compte, sous prétexte qu'on n'avait que faire à

Deserèt de la procédure fédérale. Enfin ils racontent qu'ils ont eu la mortification d'assister à des sermons et à des conférences théologiques où l'on a ménagé ni les susceptibilités de leurs sentiments religieux ni celles de leur patriotisme fédéral. Bref, on leur avait rendu leur séjour si pénible, que, sans en recevoir d'intimation officielle, et sans être admonestés par voie de ratissage (*whitling-off*), ils avaient cru devoir quitter le pays.

Le bon sens pratique des Anglo-Américains est si puissant, qu'il peut prévenir encore la division et la dissolution de la communauté des Mormons. L'activité commerciale remplacera peut-être à Deserèt l'enthousiasme religieux, que

la polémique et la persécution n'exciteront plus. Quelque temps encore les dogmes des Mormons se conserveront par patriotisme et comme un héritage auquel de grands travaux et de dures souffrances ont attaché une certaine gloire. La mémoire de Joseph Smith demeurera honorée, mais on ne parlera guère de ses rêveries et beaucoup des résultats de sa colonisation. Les folies et les abominations de la secte seront abandonnées à petit bruit. Un jour peut-être les habitants de l'Utah se trouveront de tout point semblables à ceux des grandes villes de l'Union, jadis peuplées par des Puritains exilés qui ont attendu le Règne de Mille ans, mais dont les enfants n'attendent plus aujourd'hui que les bateaux d'Europe.

## VARIETES.

### ALLUMETTES CHIMIQUES.

M. Henri Péligot, ingénieur, a donné, dans un rapport sur les produits employés par les fabricants d'allumettes à l'Exposition universelle de 1867, quelques chiffres qui montrent toute l'importance de cette fabrication.

On estime à six le nombre d'allumettes consommées moyennement en France par tête et par jour; en prenant ce chiffre pour base, on trouve que l'Europe entière doit faire une consommation journalière de deux milliards d'allumettes de toute nature.

En Angleterre, la consommation est de huit allumettes par jour et par personne; en Belgique, elle est de neuf.

La fabrication des allumettes en bois emploie, pour l'Europe seulement, une quantité de bois évaluée, au minimum, à 1 200 000 pieds cubes par année.

Le nombre des ouvriers employés pour cette fabrication dans les divers établissements de l'Europe est de cinquante mille; les produits fabriqués ont une valeur de plus de 250 millions.

Ces chiffres sont d'autant plus remarquables que l'industrie des allumettes n'a commencé qu'en 1832; auparavant, on ne connaissait que les briquets à amadou ou phosphoriques.

Le plus grand perfectionnement apporté de nos jours dans la préparation des allumettes au phosphore ordinaire est l'emploi du bioxyde ou azotate de plomb, au lieu du chlorate de potasse, qui présente certains dangers dans la fabrication.

C'est en Allemagne que l'on fait les meilleures en bois, à un prix aussi réduit que possible; à Vienne, cinquante paquets contenant trois mille cinq cents allumettes se vendent 35 kreutzers, ce qui les met à un sous les 200.

La fabrication des allumettes en cire est une industrie toute française, que les fabricants marseillais sont parvenus surtout à vulgariser à l'aide de ces petites boîtes en carton que tout le monde

connaît. Quoique ces allumettes soient à un prix modéré, le public les paye encore le double de ce que vend le fabricant; cela tient à ce que de la fabrique au consommateur elles passent par un grand nombre d'intermédiaires.

X ....., le bohème, était l'autre jour à la messe.

En sortant de l'église, il sent la dextre d'un filon qui se glisse dans sa poche.

X... saisit le bras du filon, tire son porte-monnaie, absolument vide, et avec conviction :

—C'était donc pour en mettre?...

Les femmes sont incapables de faire de choix : elles font des rencontres heureuses.

Les Anglais ne voyagent pas; ils se font présenter à la nature:

### LE GENERAL CAMBRONNE.

Le célèbre CAMBRONNE, un des plus braves généraux de l'Empire, commença sa carrière militaire par les grades les plus humbles.

Il était caporal en 1795, et en garnison à Nantes. Malgré sa jeunesse (il avait à peine 20 ans), il avait déjà contracté la déplorable habitude qui perd tant de nos soldats, l'habitude de boire et même de s'enlever souvent. Et comme le gaillard avait du sang dans les veines, il ne faisait pas bon de le contrarier quand les vapeurs du vin excitaient son ardeur déjà trop grande.

Un jour, étant ivre, il s'oublia jusqu'à frapper un officier qui lui donnait un ordre. Il passa devant le conseil de guerre et fut condamné à mort, comme il est de règle en pareil cas. Il était puni par où il avait péché.

Le colonel de son régiment avait su cependant apprécier l'énergie, la bravoure et l'intelligence du jeune condamné. Il va trouver un représentant du peuple, com-

missaire du Gouvernement, alors à Nantes, et lui demande la grâce de Cambronne.

— « Impossible, répond le commissaire. Il faut un exemple; sans cela la discipline est perdue dans l'armée. Le caporal Cambronne mourra. »

Néanmoins le colonel insiste, et fait si bien qu'il obtient la grâce de son soldat, mais à une condition expresse, c'est que celui-ci ne s'enivrera jamais plus de sa vie.

Le digne colonel se rend à la prison militaire. Il fait venir Cambronne.

— « Tu as commis une grande faute, caporal, lui dit-il.

— « C'est vrai, mon colonel; aussi vous voyez où je suis. Je vais la payer de ma vie.

— « Peut-être dit le colonel.

— « Comment? peut-être? Vous savez la rigueur de la loi militaire. Je n'ai plus qu'à mourir.

— « Non, mon ami; tu ne dois pas mourir encore. Je t'apporte cette grâce dont tu désespères; je l'ai arrachée à grand-peine au commissaire du Gouvernement. Il te remet ta peine et te rend même ton grade, mais à une condition.

— « Une condition! Parlez, mon colonel, parlez! je ferai tout pour sauver ma tête... et surtout pour sauver mon honneur!

— « C'est à condition que tu ne te griseras jamais à l'avenir.

— « Oh! mon colonel, ça c'est impossible!

— « Comment, impossible! pour échapper à la mort! Tu vas être fusillé demain; penses-y donc!

— « Voyez-vous, mon colonel, il faudrait pour que je ne m'enivrasse plus, que je ne busse jamais plus de vin; car Cambronne et la bouteille, ça s'aime tant, qu'une fois que c'est commencé, il faut que cela finisse, impossible de s'arrêter! Je ne peux donc pas promettre de ne plus me griser.

— « Mais, malheureux, ne peux-tu pas promettre de ne plus boire de vin?

— « Plus du tout?

— « Sans doute.

— « Hum! c'est une grande affaire que vous me proposez là, mon colonel. Ne plus boire de vin... ne plus jamais, jamais boire! » Et il baissa la tête.

« Mais, mon colonel, si je vous promettais de ne plus boire de vin de ma vie, qui est-ce qui vous garantirait cette promesse?

— « Ta parole d'honneur. Je n'ai pas besoin d'autre chose. Je te connais et je sais que quand tu la donnes tu n'y manques pas?

Et comme le condamné baissait encore la tête, sans rien dire. « Eh bien! Cambronne? que choisis-tu?... »

— « Vous êtes trop bon pour moi, mon colonel, lui répond Cambronne, d'un ton grave et pénétré. Merci de votre confiance; je l'apprécie plus encore que la grâce que vous m'apportez... Dieu nous entend. » Et levant la main: « Moi, Cambronne, je jure que jamais de ma vie une goutte de vin ne touchera mes lèvres... Etes-vous content, mon colonel?

— « Oui, mon ami, lui dit celui-ci ému et heureux de ce qu'il venait d'entendre. Oui, je suis content de toi. Demain, tu seras libre. Sois un brave soldat, et emploie au service de la patrie la vie qu'elle te rend aujourd'hui. »

Le lendemain le caporal Cambronne rentra au corps et reprit son service.

Vingt-cinq ans après, le caporal Cambronne était devenu le général Cambronne; il avait commandé la vieille garde impériale à Waterloo, et avait déployé un merveilleux courage dans cette retraite héroïque que chacun connaît.

Rentré dans ses foyers, après la chute de l'Empire, il vivait paisiblement à Paris, aimé et honoré de tous.

Son ancien colonel, brisé par l'âge et plus encore par les fatigues du service, s'était, lui aussi, retiré dans sa famille. Il sut que le général Cambronne était à Paris,

et il voulut un jour l'inviter à dîner. Il convoqua plusieurs vieux frères d'armes, et leur prépara le meilleur repas qu'il pût imaginer. La place d'honneur fut pour Cambronne, à droite du maître de la maison.

Etant à table, celui-ci offre à son hôte un verre de vieux vin, d'un prix très-élevé et conservé précieusement pour les grandes occasions.—Cambronne regarde le colonel, et avec surprise et vivacité: « Que me présentez-vous là? lui dit-il.

— « Mais du vin du Rhin, mon général; et du fameux encore; il a plus de cent ans; vous n'en trouverez guère de semblable à Paris. » — Et comme Cambronne semblait s'irriter de ces paroles. « Mais, mon général, je vous assure qu'il est excellent. Goûtez plutôt et vous —

— « Et ma parole d'honneur, mon colonel, ma parole d'honneur! s'écrie Cambronne, en frappant sur la table. Et Nantes! et la prison! et la grâce! et mon serment! Avez-vous donc oublié tout cela, mon excellent ami? Pour qui prenez-vous Cambronne? Depuis ce jour, pas une goutte de vin n'a touché mes lèvres. Je vous l'avais juré, et j'ai tenu ma parole. »

Le colonel, admirant cette énergique fidélité, se garda bien d'insister, et s'applaudit une fois de plus d'avoir conservé un tel homme à la France.

On se corrige de ses vices quand on le veut. Le mot *impossible* n'est pas français. Il est encore moins chrétien.—*Tout est possible à qui veut FORTEMENT.*

## LES CONVULSIONS DES ENFANTS.

### 1<sup>o</sup> Moyens de les prévenir.

On peut presque toujours prévenir les convulsions des enfants. Quand un enfant est souffrant, rouge, grognon, porté à dormir aux heures où habituellement il ne dort pas, quand le regard semble fixe et se meut péniblement à droite et à gauche, quand il y a des vomissements, on peut être certain que des convulsions vont arriver.

Il ne faut pas perdre la tête, ni se mettre à pleurer, sans rien faire, comme on voit certaines mères. Il faut empêcher le mal de faire des progrès. Pour cela;

Prenez un verre de vinaigre; faites-le bouillir. Quand il est bouillant, mêlez-y du son ou de la mie de pain, pour en faire comme un cataplasme. Étendez cette bouillie sur deux linges, et quand cela ne vous brûle plus au toucher, enveloppez-en les pieds de l'enfant, et recouvrez le tout d'un-morceau de laine, pour empêcher de refroidir.

Si l'enfant est au lit, mettez à ses pieds une brique bien chauffée ou un fer chaud.

Laissez ces cataplasmes une heure ou deux, jusqu'à ce que l'enfant en témoigne de la douleur. Alors retirez-les; essuyer bien les pieds et tenez-les très-chaudement.

Si, au bout de quelques heures, les mêmes symptômes de convulsion continuent ou reparaissent, recommencez le même remède, avec du vinaigre nouveau.

Ne donnez aucune nourriture à l'enfant, tant qu'il est souffrant, mais seulement à boire, tant qu'il voudra.

Si vous n'avez pas de vinaigre, prenez de la cendre chaude (mais qui ne brûle pas); mettez-la sèche sur deux linges et enveloppez en séparément chaque pied de l'enfant. Laissez cela deux ou trois heures, et même plus, si l'enfant ne paraît pas en souffrir.

Le but de ces remèdes est de dégager la tête et d'attirer le sang aux jambes.

### 2<sup>o</sup> Moyens de combattre les convulsions quand elles sont déjà venues.

Remède presque infailible: mettez une pincée de sel sur la langue de l'enfant.

En outre, appliquez les mêmes cataplasmes de vinaigre ou de cendre sèche, dont nous venons de parler.

Mettez une sangsue à chaque cheville, au-dessus du cataplasme, et laissez couler le sang deux heures. Arrêtez ensuite le sang avec des toiles d'araignée que vous mettez sur les piqûres et que vous y maintenez avec un linge tourné autour de la jambe. L'*amadou* produit le même effet. Ne serrez pas trop le linge pour ne pas intercepter la circulation.

Par ces moyens si simples on peut arrêter et faire disparaître un mal qui enlève souvent en quelques heures un enfant à la tendresse de ses parents.

### SECOURS A DONNER AUX NOYES.

Otez au noyé ses vêtements mouillés, et mettez-le dans une couverture de laine ou autre enveloppe sèche et chaude.

*Gardez-vous de le suspendre la tête en bas* ou de le coucher sur le ventre, comme on fait souvent, sous prétexte de faire rendre l'eau. Ce n'est pas l'eau avalée, qui cause le danger; c'est l'*asphyxie*, c'est-à-dire la cessation de la circulation du sang par suite de l'étouffement dans les poumons. Les noyés ont très-peu d'eau dans le corps.

Tenez le malheureux assis, la tête haute. Frictionnez vivement la poitrine, surtout la place du cœur, avec de la laine chaude, ou mieux encore avec de la cendre chaude. Enveloppez le même dans de la cendre, et vous pouvez vous en procurer beaucoup; la potasse, contenue dans la cendre, fait revenir le sang à la peau et combat énergiquement l'*asphyxie*.

Tâchez de réchauffer les membres; mettez des synapismes moutarde détrempée dans de l'eau, aux mains et aux pieds; ou encore des briques chauffées.

Frottez les tempes du noyé avec du vinaigre, faites lui respirer. Versez-lui un peu d'eau-de-vie dans la bouche.

La saignée ne doit se pratiquer que lorsque la chaleur est revenue à la peau. Elle peut tuer le malade, si on la fait auparavant.

Ne vous laissez pas de frictionner et de continuer les soins que nous venons de dire; quelquefois les noyés ne reprennent le sentiment qu'après des heures entières de soins assidus. Nous recommandons surtout l'usage de la cendre.

Enfin, comme dernier conseil, envoyez, le plutôt possible, chercher un prêtre et un médecin; le prêtre, pour donner l'absolution et sauver l'âme, en cas que le malheureux noyé doive succomber et ait eu un moment de

pensée religieuse avant de perdre connaissance (ce qui arrive habituellement, ainsi que le déclarent presque tous ceux qui en réchappent); le médecin, pour diriger les soins, pour avoir recours à des moyens spéciaux, enfin pour arrêter les efforts quand la triste certitude de la mort les rend évidemment superflus.

### UNE SEMAINE DE TRAVAIL A BIRMINGHAM.

Un statisticien a évalué en chiffres le travail des ouvriers de Birmingham pendant six jours, c'est-à-dire entre deux dimanches. Laissant de côté une quantité très-considérable de menus articles qu'il eût été difficile d'énumérer, il a trouvé que ces ouvriers fabriquaient, moyennement, pendant une semaine:

- Trois cent millions de limes à ongles;
- Cents millions de boutons;
- Quatorze millions de plumes;
- Cinq millions de monnaie en cuivre et en bronze;
- Sept mille fusils;
- Six mille bois de lit;
- Mille selle;
- Vingt mille paires de lunettes;
- Six tonnes d'objets en papier mâché;
- Des bijoux de toutes espèce pour une valeur de \$150,000.
- 192,000,000 de pieds de fils de fer et d'acier;
- Dix tonnes d'épingles;
- Cinq tonnes d'épingles à cheveux, d'agrafes, de crochets, d'œillets en cuivre;
- Cent trente mille grosses de tire-bouchons;
- Cinq mille tonnes d'écrous, d'espagnolettes, de broches, de rivets;
- Cinquante tonnes de gonds en fer;
- Quarante tonnes de métal poli, quarante tonnes d'étain;
- Mille douzaines de gardes-cendres, mille grils;
- Cent cinquante machines à coudre;
- Huit cents tonnes d'objets de cuivre et de bronze, etc.

La plus grande partie de ces produits est transportée en Asie et dans l'Amérique du Sud. Si l'on multiplie par cinquante-deux tous ces chiffres, on arrive à une production annuelle, dans une seule ville, à peine croyable.

### RÉBUS.

DANS LE COURS DE LA VIE



L'Album paraît toutes les Semaines avec 24 pages de matières. Le Prix est de \$3.00 par année, \$1.50 pour Six Mois.

DUVERNAY, FRÈRES & DANSEREAU.